

RAPHAEL VIAU

So
1921



Les Charmes de l'Amour conjugal

MON "MIEN" JOLI !!

Mœurs contemporaines



PARIS

LIBRAIRIE DES ÉDITIONS MODERNES

34, FAUBOURG SAINT-MARTIN

8° V 2
I

66441

RAPHAEL VIAU

8^e Y²
66111

f^o
1921



PARIS Xe
Librairie des Éditions Modernes
34, Faubourg Saint-Martin
1921

Imprimerie des Éditions Modernes
34, Faubourg St-Martin - PARIS

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Une lune de miel en vacances (épuisé).

Les trompettes de Jéricho (épuisé).

Une Femelle (Librairie des Editions Modernes).

Le Vol. 4 fr.

HISTOIRE

Les « Petites maisons » au XVIII^e siècle. (Bibliothèque du Vieux Paris) Daragon, éditeur. Cinq volumes. — Le Vol. 15 fr.

Vingt ans d'Antisémitisme (Fasquelle, éditeur)
Le vol. 6 fr. 50

THÉÂTRE

La Bonne idée de M^{me} X... Comédie en un acte.

Félicité est naïve. Comédie en deux actes.

Ohé la Sorcière ! Revue en douze tableaux.

En préparation

Ce qui meurt (roman).



qui méprisa les pitres et les mufles et le leur prouva
si bien.

En témoignage d'admiration.

R. V.

PRÉFACE

~~~~~

Présentons le ménage Mique.

D'abord M. Mique.

Sa femme ensuite bien entendu.

Car pour faire un ménage il faut un homme et une femme.

Il y a aussi les ménages à trois.

Mais à l'heure où le ménage Mique va commencer à nous intéresser, il n'y a que deux personnages.

Physiquement M. Mique est un gras-souillet quinquagénaire, laid, chauve et d'assez petite taille qui, lorsqu'on le raille sur son exiguïté se borne à répondre d'un air finement entendu :

— C'est dans les petits pots qu'on trouve les bons onguents.

Entre hommes il ajoute en clignant de l'œil :

— Petit chien, belle oreille !

M. Mique, ancien commerçant en poterie d'art, rue Bleue, à la *Coupe du roi de Thulé*, est retiré des affaires depuis la

guerre à laquelle il n'a pris part que pour en profiter en écoulant des faïences à 200 o/o de bénéfice, quand ce n'était pas d'avantage.

Pour l'instant, il jouit d'une cinquantaine de mille francs de rentes, et quand il parle de la guerre il dit :

— C'est un mal nécessaire ; nous n'y pouvons rien, hélas !

Mais pour se garer de ce mal nécessaire M. Mique, au moment des Gothas et de la Bertha, crut devoir quitter Paris en vitesse pour se rendre avec Mme Mique au chevet d'une vieille tante agonisante à Nontron (Dordogne), vénérable demoiselle qui se porte aujourd'hui à ravir grâce aux bons soins du ménage Mique.

M. Mique se prénomme Athanase.

Passons à Mme Mique.

Imaginez une aimable personne blonde d'une trentaine d'années, aux yeux bleus et langoureux, l'air pudique et « chatte » à la fois. Potelée à point de croupe et de gorge, la jambe bien faite (les deux même car elle en possède deux) voilà Mme Mique, mariée depuis six ans à son quinquagénaire d'époux.

Son petit nom répond pleinement à son agréable aspect :

Angelina.

Angelina est-elle vertueuse ?

Vous le verrez par la suite.

Maintenant que nous connaissons les deux principaux personnages de ce roman j'ajouterai simplement que M. et Mme Mique sont installés, depuis une quinzaine, à la Bigondière, petit trou campagnard.

Ne m'en demandez pas davantage.

Lisez le « Journal intime » de M. Mique durant son séjour aux champs ainsi que la correspondance échangée entre Mme Mique et Mme Marthe Lacaille, sa sœur, à cette même époque.

Et vous saurez le reste.

---



I

**M<sup>me</sup> MIQUE A M<sup>me</sup> LACAILLE**

245, rue des Lombards, *Paris*.

*La Bigondière, 1<sup>er</sup> juin 1920.*

MA CHÈRE SŒUR,

Athanase vient de m'installer ici, en plein Morvan, dans une immense villa parfaitement inconfortable, garnie de vieux meubles de campagne qui craquent nuit et jour. Il faut aller jusqu'au fond du jardin pour trouver ce qu'il appelle : les *commodités*, et nous n'avons pas encore trouvé de domestique, par-dessus le marché, ce qui fait que je suis obligée — aidée par une vieille voisine — de cuisiner du matin au soir.

Tu vois comme c'est gai pour moi !

Je dis *pour moi*, car ici, Athanase vit dans un perpétuel ravissement et ne cesse de s'écrier, les bras au ciel : — Hein ! Angéline, sommes-nous assez heureux à la campagne ! Carrément, il affirme que je

suis heureuse ! Qu'en sait-il ? Que sait-il de mon état d'âme depuis le jour où j'entrerais pour la première fois dans son magasin solliciter un emploi de vendeuse ? Rien ! rien ! rien ! Il ne se doute guère, le pauvre homme, que ma première impression sur lui en l'apercevant, fut celle-ci : « Mon Dieu que cet être là a l'air empoté ! »

Ah ! ma pauvre Marthe, qui m'eut dit qu'en entrant employée à la *Coupe du Roi de Thulé* j'épouserais un beau matin (devrai-je dire un beau matin ?) ce pauvre Athanase qui frisait la cinquantaine alors que j'entrerais à peine dans mon vingt-quatrième printemps. Quand je pense qu'avant-hier, Athanase me redisait, pour la centième fois au moins, avec sa jovialité qui me porte sur les nerfs à en crier : « Tu sais bien, Angélinette, que j'ai eu tout de suite le béguin pour toi !

Angélinette ! voilà le petit nom tendre qu'il me donne ! moi qui ai déjà horreur de mon nom ! Quand ce n'est pas Angélinette, c'est ma « chouchoutte ». Dans ces moments-là, j'ai toujours envie de lui jeter n'importe quoi à la figure !

Quoi qu'il en soit, à peine étais-je entrée à la *Coupe du Roi de Thulé* qu'Athanase,

qui était célibataire, me poursuivait dans tous les coins. Mais j'ai tenu bon, tu le sais, et, comme le pauvre homme avec ses gros yeux sans la moindre expression, ne m'excitait nullement, je n'eus pas grand peine à lui résister. Tu sais le reste... Six mois plus tard, j'étais Mme Mique.

Marthe chérie, tu as cru peut-être que c'était la peur de l'avenir qui me décidait à épouser Athanase, ou la frousse de coiffer Sainte-Catherine ? Enfin, tu as pensé ce que tu as voulu. Non ! ce n'était pas ça, je te le jure. Encore, si Athanase m'avait fait vibrer d'amour ou, pour le moins, donné par la suite comme compensation un enfant, mais hélas ! au cours des six mortelles années que nous venons de passer ensemble je n'ai pas eu seulement un mois d'espérance, pas un ! et, maintenant, bien entendu, c'est fini. A son âge, tu penses !

Le plus drôle (si on peut appeler ça le plus drôle !) c'est qu'Athanase pendant les trois premiers mois de notre mariage, ne s'est presque nourri que de poisson de mer, sous prétexte que la chair du poisson de mer est merveilleuse pour aider à... ce que tu devines, le « colin » surtout. Ah ! il peut dire qu'il m'en a dégusté du « co-

lin » pour le restant de mon existence ! Tous les deux jours au dîner, je voyais réapparaître sur la table un plat de « colin » à la sauce blanche ! Je crois cependant qu'il est fixé aujourd'hui sur ses aptitudes de reproducteur, car il ne m'a pas redemandé de « colin » depuis au moins quatre ans.

D'ailleurs, depuis que nous sommes aux champs, nous faisons lit et chambre à part. Il y a assez de pièces dans son immense et morne villa !

Je me suis arrangée une véritable chambre de jeune fille, dans laquelle Athanase ne pénètre jamais, même en jour. Je ne m'enferme pas à clef la nuit, mais dès que je le surprendrai après le dîner, en train de me regarder avec le petit air que je lui connais trop, crac ! ce sera la targette tirée !

Ah ! non, finie la corvée... sans résultat !

La première nuit de notre installation ici, *mon nid* n'était pas encore prêt, j'ai dû naturellement coucher dans la chambre d'Athanase, mais je m'en souviendrai longtemps ! Elle donne sur la route, et toutes les bêtes du village y passent dès six heures du matin, se rendant aux herbages. Les bœufs, les vaches, les poules, les canards

et les oies, tout ça gloussant, cancanant, sifflant à qui mieux mieux, sous les fenêtres. Alors, ce matin là, réveillée en sursaut, j'ai aussitôt bousculé mon triste époux que ce bruit ne troublait nullement..., et qui ronflait ! Jamais je ne l'avais tant entendu ronfler ! Ah ! me dis-je, — tu te permets de dormir ! marmotte ! Et v'lan ! v'lan ! en avant les coups de croupe ! Si bien que, finalement, il s'est réveillé tout de même. Combien, oh ! combien alors, j'aurais été heureuse de le voir s'irriter, l'entendre me dire, par exemple : « Mon Dieu Angéline es-tu assez embêtante ! » Cela m'aurait permis de lui répondre quelque chose de désagréable qui m'aurait détendu les nerfs. Pas du tout ! Les yeux bouffis, la voix empâtée il dit simplement, avec son éternel sourire placide : « Quelle heure est-il donc, ma jolie ? Et comme les poules, les canards et les oies continuaient leur charivari, il ajouta en s'étirant : « Hein, est-ce assez gai chez nous le matin !... Toutes ces bêtes, écoutez-les ! Angéline, hein toutes ces bêtes !... Est-ce assez amusant la campagne !

Maintenant ; je suis seule enfin, dans ma chambrette qui donne, elle, sur le jardin où l'on n'entend que le chant des petits oi-

seaux. Au-dessus de ma fenêlre une jeune vigne serpente et, de mon lit, j'aperçois ses menues feuilles transparentes qui s'agitent. Elle semble me dire, la jolie vigne : « Bonjour paresseuse, as-tu bien dormi ? » Allongée sur le dos, les yeux clos, je pense, alors, à quelqu'un que tu ne connais pas... à un beau jeune homme... à mon idéal perdu, ma Marton !...

Sœurette chérie, oui il le faut !... Je vais te confier un secret, le plus intime de mes secrets... Non, non, ce n'est pas la peur de coiffer Sainte-Catherine qui m'a fait épouser Athanase. J'ai épousé Athanase uniquement pour essayer d'en oublier un autre !... Un autre que je n'ai jamais pu oublier ; que je n'oublierai jamais !... jamais !

Ecoute :

Malgré les années écoulées, je le revois, dans ma chambrette, *mon idéal*, tel que, je l'ai connu il y a vingt ans, à la noce de notre amie Pauline. Ah ! qu'il était beau et saisissant, avec ses cheveux blonds, séparés au milieu, et sa moustache frisée naturellement ! Quand à la fin du dîner, il nous chanta l'air du Trouvère : *Ciel que ma voix implore, fais-moi bientôt mourir !* je faillis me trouver mal tant il y mettait de

l'expression ; et, quand, au bal, il m'invita pour une valse, je m'envolais positivement dans le bleu, lorsque son bras m'enlaça... Mes pieds ne touchèrent pas le sol, pour ainsi dire, durant cette valse que j'aurai voulu éternelle ! Ah ! ma chérie, tant chérie, je l'ai connu le coup de foudre ce jour-là, je t'en réponds !

Il s'appelait Alexis, et il avait vingt ans. Le dimanche qui suivit la noce de Pauline, il m'enmena à Chaville, et c'est là, sous une ravissante tonnelle garnie de chèvrefeuille que nous échangeâmes notre premier baiser, et quel baiser ! Le dimanche suivant, nous dinâmes à Meudon. En ai-je eu du courage, ce jour-là, pour ne pas lui sacrifier ma pudeur, un courage bien inutile, d'ailleurs, puisque je devais la lui sacrifier tout entière, quinze jours plus tard, à Fontainebleau, à l'hôtel du *Faisân* où nous descendîmes sous le nom de M. et Mme Gloriat, le nom de famille si distingué de mon délicieux amant.

Ah ! je l'ai connu cette nuit là... le grand frisson !...

Pourquoi cette nuit d'amour devait-elle être sans lendemain ?... Oui pourquoi ?

A la gare de Fontainebleau, en effet, Alexis me reconduisit le lendemain ma-

tin en me disant : — Mon adorée, rentre seule à Paris, car je dois pousser jusqu'à Moret-les-Sablons, rendre visite à un vieil oncle qui m'attend pour déjeuner ; je suis au désespoir de te quitter, mon ange, mais les devoirs de famille sont sacrés pour moi ! Nous nous reverrons demain très certainement !

Ah ! ces adieux de Fontainebleau !

Alexis sur le marchepied du wagon, moi hors la portière au risque d'être précipitée dans le vide, nous nous embrassions encore à pleine bouche, le train en marche ! Sans un homme d'équipe qui le reçut entre ses bras au moment où il lâchait les poignées de la portière, mon Alexis roulait sur la voie ferrée, blessé peut-être mortellement !

Hélas ! Je ne devais plus le revoir !...

Nous étions en juillet 1914. Le 4 Août les Allemands nous déclaraient la guerre. Il dut partir !

Marthe, Marthe chérie, je dois être veuve... de mon amant ; il ne m'a pas écrit une seule fois depuis. Il se sera battu comme un lion, pour sauver, à la fois, la Belgique et la France envahies... Je le sens, tout me le crie. Dès le premier jour il aura trouvé la mort ! Et maintenant, plains-moi,



Marton. Tu connais mon douloureux secret ! Je me suis mariée par désespoir d'amour et je n'ai plus d'amant !

Mon Mien joli, comme je l'appelais, est mort en héros !

Mille baisers de ton :

ANGÉLINA

---

## II

### JOURNAL DE M. MIQUE

*La Bigondière. Du 1<sup>er</sup> au 10 juin 1920.*

Je me sens déjà un tout autre homme depuis que je suis à la Bigondière, dans ce petit trou perdu du Morvan.

Par exemple, ce qui est ennuyeux, c'est que nous n'avons pas encore trouvé de bonne. A Paris nous avions une domestique, mais avant de partir, Angelina lui a donné congé. Nous trouverons bien ici, je l'espère, une brave fille qui la remplacera avantageusement. Ma femme est très pudibonde, et notre servante de Paris, sous prétexte qu'elle avait été marraine de cinq ou six poilus pendant la guerre, sortait vraiment trop souvent, le dimanche, en compagnie de soldats différents. L'épicier Blairot qui nous fournit, nous a promis de nous amener une « perle d'honnêteté » d'ici peu.

Pour me distraire à la campagne quand il pleuvra, j'ai acheté une petite provision

de livres. Dans mon commerce, je n'ai jamais eu beaucoup le temps de lire, et je ne suis pas comme Angéline qui est toujours plongée dans les romans, même la nuit, ce qui m'ennuierait considérablement, si, à peine au lit : « Bonsoir... la compagnie ! » Elle, naturellement, a emporté « ses auteurs » comme elle dit : Toutes les poésies d'Alfred de Musset et de Lamartine et une pleine valise des œuvres d'Emile de Richebourg !

J'ai choisi un petit lot de romans de Paul de Kock. J'aime assez cet auteur qui en a parfois de bien bonnes ; je ne déteste pas la plaisanterie leste, contrairement à Angéline dont la pudeur s'effarouche au moindre mot grivois.

Le libraire m'a dit : — Vous ne prenez pas aussi un peu de Balzac ? Il m'a passé *La Physiologie du Mariage*. J'ai feuilleté ce livre, et je suis tombé, ma foi, sur cette observation : « Un homme de cinquante  
« ans est plus redoutable à cet âge qu'à  
« tout autre. C'est à cette belle période de  
« la vie qu'il use d'une expérience chère-  
« ment acquise... il est fort comme l'homme  
« entraîné par le courant qui saisit une  
« verte branche de saule. »

Cette observation m'a décidé, et j'ai fait

joindre ce volume à mon achat. Je le lirai à tête reposée. Cet auteur doit être plein de bon sens.

A cinquante-deux ans, en effet, ce qui est mon âge, l'homme est, évidemment, dans la plénitude de ses facultés intellectuelles et physiques ; aussi, je ne me repens nullement aujourd'hui, d'avoir épousé Angéline, « maveric et flexible branche », il y a six ans alors qu'elle entra dans sa vingt-quatrième année. La chère enfant ne doit pas s'en repentir non plus, je le crois.

Quand nous serons complètement installés, je lui mettrai incidemment, sous les yeux, ce passage de la *Physiologie du Mariage*. Elle m'adore, bien qu'elle fait preuve souvent, à mon égard, d'une nervosité excessive, mais je ne serai pas fâché, quand même, de lui faire connaître l'opinion flatteuse d'un auteur célèbre sur les hommes de mon âge...

Nous avons pour voisins un vieux ménage, les Bland.

Le mari est un ancien professeur en retraite : — J'ai acheté ici cette petite bicoque pour y finir mes vieux jours, comme Candide en cultivant mon jardin, m'a-t-il dit. Sa femme réussit merveilleusement les confitures. Il est sec comme un hareng,

avec cinq ou six poils seulement au menton. Pour varier ses loisirs, il s'occupe d'entomologie. Un de ces jours il nous fera voir ses collections d'insectes.

Mme Bland qui se prénomme Honorine est l'obligeance même. Le soir de notre arrivée elle s'est installée dans notre cuisine, et, depuis, en attendant notre bonne, c'est elle qui apprête nos repas, au grand contentement d'Angéline qui est tout juste capable de fabriquer une soupe à l'oignon et une omelette nature.

Nous n'échangeons que des saluts avec les Babouin, un ménage, en location, celui-là, comme nous. Le mari a une tête qui ne me revient pas, mais, sa femme, une superbe brune bien en chair, a des yeux noirs positivement impressionnants. Matin, quels yeux ! Elle est douée d'une voix sonore, mais qui convient bien à son genre de beauté impérieuse. Quand nos fenêtres sont ouvertes nous entendons tout ce qu'elle dit chez elle.

La « perle » des domestiques est arrivée ce matin !

Elle se nomme Félicité.

C'est une forte et joviale fille qui patoise le morvandiau à ne la point toujours com-

prendre, et elle a des joues comme des pommes. L'autre jour comme elle avait été piquée par des taons en traversant un bois, elle s'est écriée : « Ces sacrés bestiaux ils ont pris ma goule pour le ...cul d'un « hâne » ! Quand quelque chose l'embarasse elle dit : « Comment j'vas-t'y faire pour enculotter ça ! » A chaque instant, nous l'entendons jurer des « Cent vingt bonguiou de bonsouère ! » à n'en pas finir. Pour ses débuts elle nous a fait un ragoût de mouton passable. Je crois, tout de même, qu'elle fera notre affaire. Attendons pour la mieux juger.

Hier matin j'ai fait connaissance avec notre voisin, M. Babouin, avec lequel jusqu'alors, nous n'échangions que des saluts. Il était planté comme un mât devant l'épicerie Blairot, au milieu de laquelle Mlle Blairot, la fille de l'épicier, une rondouillette brunnète d'une vingtaine d'années, s'activait à essuyer le comptoir en chantant :

*Je t'aime enfant et je suis capitaine  
Margarita, je t'aime comme un fou !  
Oui, je suis fou de tes cheveux d'ébène  
Qui font pâlir la blancheur de ton cou !*

— Toujours gaie, Louison ? a-t-il fait.

— Faut ben passer l'temps, monsieur Babouin, a répondu la brunette.

— Hein ! croyez-vous qu'elle a une paire de nichons ! mon voisin, m'a-t-il dit, quelques instants après, au tournant de la place. Il a élevé ses mains à la hauteur de sa poitrine, et, l'œil égrillard :

— J'aimerais mieux passer une nuit avec elle sous un tunnel, qu'avec son père !...

C'est un ancien pâtissier-glacier retiré des affaires avant la guerre.

— Vous savez, m'a-t-il dit, j'ai eu une vraie chance de pouvoir vendre mon fonds à ce moment. Un an plus tard, c'était la prohibition des gâteaux, j'étais frit !

Il ajouta :

Un de ces jours venez donc nous voir, vous ne vous ennuierez pas, et si vous aimez parler politique vous trouverez à qui causer avec ma femme : vous verrez ça !

C'est singulier !

Le soir, M. Bland, mon vieux voisin, assis avec son Honorine sur sa terrasse qui domine la route, déclame d'une voix chevrotante des poésies antiques, au grand effarement des paysans qui rentrent des champs. Avant hier ils étaient une bonne

douzaine à l'écouter débiter des vers dont voici un échantillon :

*Sur un bouclier noir sept chefs impitoyables  
Epouvantent les airs de serments effroyables :  
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égor-  
[ger ;  
Tous la main dans la main jurent de le venger !*

Ils doivent le croire toqué. Il nous a montré ses collections d'insectes morts et vivants, notamment sous une cage vitrée, deux grandes santerelles, des « mantes religieuses », paraît-il.

Il nous a affirmé que la femelle dévore le mâle pendant l'accouplement, et que les mouvements voluptueux de ce dernier ne cessent qu'au moment précis où la femelle lui attaque l'appareil reproducteur :

— Ils vont se mettre en posture d'accouplement d'un moment à l'autre, ajouta-t-il.

En fait ses deux mantes se mirent tout à coup à agiter drôlement leurs longues pattes grêles. Mais, Angéline qui déteste tous les insectes, s'est écriée : « Allons-nous-en, Athanase, ces sales bêtes me font horreur ! Nous primes congé au moment où M. Bland appelait sa femme :

— Honorine, apporte ma loupe ; ça y est, ils s'accouplent !...



Ils ont de singulières distractions, nos voisins les Bland !

Ce matin, Angéline m'a cherché querelle à propos de la cuvette de sa toilette, laquelle, je le reconnais, est fort exigüe. J'eus le tort de lui objecter que : Mon Dieu, à la campagne !...

— Parbleu ! — s'exclama-t-elle aussitôt — trois gouttes d'eau dans le fond d'une tasse, cela vous suffit largement à vous autres, les hommes, pour votre toilette intime ! Mais regarde donc cette cuvette, Athanase, regarde-là, par curiosité !... Un enfant de six semaines ne pourrait s'y asseoir !

— Tu n'avais qu'à m'y faire penser à Paris... j'aurai mis ton tub parini nos bagages ! ai-je répliqué.

— Mon Dieu que tu es donc bête, mon pauvre Athanase ! éclata-t-elle.

C'est curieux, les femmes. Angéline m'adore, eh bien, expliquez-ça, il faut par moments qu'elle me soit désagréable.

— Quel mystère insondable, le cœur féminin !

---

III

**M<sup>me</sup> MIQUE A M<sup>me</sup> LACAILLE**

*La Bigondière, 14 juillet 1920.*

MA CHÈRE SŒUR,

Je me déplaïs ici de plus en plus, bien que nous ayons... enfin une domestique, ce qui m'enlève le souci de faire moi-même la cuisine. Félicité (c'est le petit nom de ma nouvelle bonne) ne doit pas être paresseuse, mais elle est d'un commun déplorable, et j'aurai fort à faire pour la dresser aux convenances les plus élémentaires.

Le soir, dans ma chambre, si coquette, c'est, depuis huit jours, une invasion de sauterelles et de cancrelas. Je n'y entre qu'avec Félicité, un balai à la main, et Athanase, armé d'une balayette. Aussitôt, c'est la chasse : Pan ! sur les murs ! Pan ! par terre ! Pan ! partout ! Ah ! bonguieu d'bonguieux ! Y en a ti d'ces sales bestiaux ! jure Félicité. Elle les écrase sans pitié.

Crac ! crac ! fait la carapace noire et dure des cancrelas. C'est à en vomir !

Félicité nous a rapporté du marché six jeunes poulets et six canetons qu'elle veut engraisser à la maison. Depuis hier je jette des graines et je fais des pâtées avec des vieux restants de pain et des déchets de cuisine.

Ces temps derniers, Félicité a eu un mal de dents terrible. J'ai voulu la soigner, mais elle s'y est refusé : « Laissez donc, Madame, j'ai ben mieux que tous les remèdes des « fromaciens » ; j'vas dire, à c'souère, la prière du pays à Sainte Apolline, c'est souv'rain ! En effet, je lui ai entendu réciter à tue-tête, avant de se coucher, la prière suivante :

*Sainte Appoline couchée sur une pierre de marbre*

— *Notre Seigneur Jésus-Christ vint à passer :*

— *Sainte Appoline que faites-vous là ?*

— *Je suis ici pour la rage de mon mal de dents*

— *Sainte-Appoline, levez-vous ! — a fait Jésus :*

— *Si c'est un ver, il crèvera !*

— *Si c'est une goutte de sang, elle coulera !*

Elle a geint toute la nuit, et, le lendemain, elle avait la joue comme un ballon, mais elle ne souffrait plus, paraît-il.

Nous avons pour voisin un vieux bonhomme qui passe sa vie à regarder des in-

sectes faire l'amour, et un ménage dont la femme s'occupe de politique. Athanase est en admiration devant elle, le malheureux ! Il m'a dit l'autre jour : « Non, mais crois-tu qu'elle a des yeux superbes, Angélinette ! »

— Je crois bien, ils ont l'air de vouloir lui tomber de la figure tant ils sont ressortis ! lui ai-je répondu.

La vérité, c'est qu'elle a des yeux comme j'en ai vus avant la guerre, à ces poupées allemandes, que l'on vendait sous le nom de poupées au gros yeux, des yeux de grenouille !

A bientôt, ma toute belle, et mille baisers de ton

ANGÉLINA.

---

## IV

### JOURNAL DE M. MIQUE

*La Bigondlière, du 13 au 20 juillet 1920*

En mon absence, avant-hier, Mme Babouin a fait visite à Angéline. Ces dames ont longuement conversé et il paraît que notre jolie voisine me trouve *très bien*.

Hier, nous avons rendu cette visite.

Mme Babouin nous a reçus dans une toilette d'intérieur ravissante, et elle avait, au corsage, une fleur de lys en or.

— Excusez-moi, nous a-t-elle dit, si je vous reçois en négligé, mais je suis ici en véritable camp-volant.

Elle nous servit le thé sur une table qu'elle dut désencombrer de brochures, et nous causâmes de choses et d'autres, de la vie chère et de la difficulté de s'approvisionner dans le pays. Soudain elle nous désigna un cadre doré au milieu duquel, souriait un monsieur corpulent : — Vous le

connaissiez, n'est-ce pas ? — fit-elle. Elle ajouta aussitôt, avec un vif étonnement, en s'apercevant que les traits du monsieur ne nous rappelaient rien du tout :

— Comment ! vous ne connaissez pas l'illustre directeur du journal *l'Agitation Française*, le plus patriote des députés Français !... Comment, vous ignorez le visage du sublime écrivain qui, demain, renversera l'ignoble Gueuse !... Vous ignorez M. Léonidas !

Un doigt sur la fleur de lys qui reposait entre ses seins, elle reprit, un peu calmée :

— Voyez-vous, au milieu de ce bijou ce petit rectangle jaune ?... C'est une dent de M. Léonidas, une de ses dents de devant... brisée au cours d'une bagarre royaliste en 1912 ! Il s'est battu ce jour-là, comme un lion contre six agents ! J'ai acheté cette dent cinquante francs à un de ses plus fidèles amis, M. Gloriat, qui la ramassa sur le trottoir !... Depuis, elle ne me quitte plus, c'est mon talisman !

— Vraiment : fis-je.

Alors, avec une nouvelle véhémence notre belle voisine nous dépeignait ce M. Léonidas qui est, paraît-il, un homme superbe !

— Ah si vous le connaissiez, quel héros ! Il était un des meilleurs clients de notre pâtisserie !

D'après elle, M. Léonidas voudrait régénérer la France, qui selon lui, est pourrie, et il la régénérerait en renversant la République.

M. Babouin entra à ce moment, avec un plat de côtelettes de porc à la sauce qu'il rapportait de l'auberge Blairot. Sa figure rayonnait :

— Aujourd'hui, tu vas te régaler, Marinette ; elles sont à point ! — fit-il.

C'était l'heure du déjeuner ; nous prîmes congé.

---

V

**M<sup>me</sup> MIQUE A M<sup>me</sup> LACAILLE**

*Paris, 20 juillet 1920*

SŒURETTE AIMÉE,

Les cafards et autres insectes ont disparu de mon « home intime ». Félicité en a tellement mis à mal !

La nuit, avec mes chers souvenirs, je pense toujours à mon *idéal* disparu !... et, parfois, une idée folle me traverse l'esprit... Si, dès le début de la guerre, Alexis avait été fait prisonnier, comme tant d'autres qui ne sont point encore revenus, qui gémissent toujours là-bas, dans les geoles teutoniques... Et alors, en rêve, je revois Alexis entre mes bras, comme je l'ai tenu toute une nuit... la nuit de l'hôtel du *Faisan*, à Fontainebleau... si étroitement !

Hélas ! pourquoi n'est-ce qu'un rêve !

A bientôt ma sœurlette aimée.

ANGÉLINA,



VI

**JOURNAL DE M. MIQUE**

*La Bigondière, 23 au 30 juillet 1920*

Nous avons un nouveau voisin de campagne.

Depuis une huitaine les Babouin hospitalisent un de leurs amis, un ligueur de l'*Agitation française*, auquel ils ont cédé une des chambres de leur villa. C'est un homme d'une trentaine d'années assez joli garçon mais maigre et barbu. Les Babouin nous l'ont présenté, avant hier, et sa visite, entre parenthèse, a produit un bien singulier effet sur Angelina qui s'est presque évanouie en l'apercevant.

J'ai cru qu'elle l'avait pris pour Landru, rapport à sa barbe. Je le lui ai dit et elle m'a appelé imbécile.

Le mieux c'est qu'elle le trouve très distingué.

Depuis les raids des gothas, elle est nerveuse à propos de rien !

Quoi qu'il en soit, depuis que ce garçon qui s'appelle Alexis Gloriat est l'hôte des Babouin la vie est tout à fait agréable à la Bigondière, car il est excessivement gai et plein d'esprit. Je dois même dire qu'il a fait ma conquête, malgré que c'est bien à cause de lui si ma femme m'a traité d'imbécile.

Ce M. Gloriat est un ex-prisonnier de guerre, revenu d'Allemagne depuis quelques mois. Un vrai brave quoi ! C'est d'ailleurs un admirateur de Balzac. Comme je lui avouais l'autre jour avoir acheté la *Physiologie du mariage*, il m'en a vivement félicité. Nous avons même eu, avant hier, chez les Babouin, une discussion assez piquante sur la question du *lit* traitée par Balzac, dans son livre.

M. Bland qui se trouvait parmi nous avec sa femme déclara que son Honorine et lui avaient toujours couché ensemble dans le même lit.

Angéline n'a pas soufflé mot quant à notre cohabitation conjugale et je lui en ai su gré. Elle paraissait même gênée du tour de la conversation.

— Nous faisons lit à part, a dit Mme Babouin, ma jolie voisine, rapport à la corpulence de mon mari ; il tient tout le lit,

j'étais toujours dans la ruelle, alors vous comprenez !

M. Babouin eut un gros rire épais :

— Et puis, avoue Marinette que la bagatelle ne te fais pas plus d'effet qu'une pastille de menthe à un éléphant. Alors que moi c'est tout le contraire, à peine dans le lit il faut que... vous saisissez !...

Mme Babouin haussa les épaules furieuse :

— Ne l'écoutez pas ! tu devrais avoir honte, je n'ai jamais pu avoir de domestique avec lui ! Tais-toi, Cyprien, tu feras bien mieux !

Je l'avais deviné dès le premier jour, ce Babouin est une nature grossière. Je me demande comment il a pu plaire à cette femme charmante. Quand, par hasard, il ouvre la bouche, c'est toujours pour lâcher une stupidité, comme l'autre jour encore. La conversation portait sur la guerre, et Angelina citait un trait de férocité bestiale des Allemands, qu'elle avait lu dans un grand journal. En 1915, dans un village de Belgique, des Bavares auraient violé douze femmes sous les yeux de leurs maris enchaînés.

— Moi j'en serais devenu fou de rage ! s'exclama M. Bland.

— Et toi, Cyprien, qu'aurais-tu fais si pareille honte m'était arrivée, sous tes regards ? dit Mme Babouin. Il parut réfléchir : « Qu'est-ce que tu veux, ma grosse, j'aurais rien fait du tout, puisque j'aurais été, comme les autres... enchaîné ! pas vrai M. Mique ? fit-il, enfin.

Evidemment il n'aurait rien pu faire dans cet état là ; mais ce n'est pas à dire à une femme, surtout une femme aussi adorable que la sienne !

— Mon cher, lui ai-je dit, c'est tellement horrible que j'aime mieux n'y pas penser.

— Voilà au moins qui est parlé en homme de cœur ! a fait ma jolie voisine. Elle m'a lancé un regard que je pourrais qualifier *d'ému*...

---

IV

M<sup>me</sup> MIQUE A M<sup>me</sup> LACAILLE

*La Bigondière, 30 Juillet 1920.*

MARTHE CHÉRIE,

Quelle bonne nouvelle !

Ah ! Dieu si je m'y attendais ! Que je suis donc heureuse !

J'ai retrouvé mon Idéal !...

Alexis n'est pas mort... Mon Mien joli vit !

Il vient d'arriver à la Bigondière !

Il m'aime toujours et moi je l'adore plus que jamais !

Dieu est bon !

Je puis voir mon Alexis tous les jours !

Le hasard est grand, c'est le cas de le dire.

Figure toi que mon adoré est un ami intime des Babouin.

Ecoute :

C'est bien ce que je supposais. Mobilisé

deux jours après nos adieux de Fontainebleau, Alexis, envoyé tout de suite sur le front, a fait aussitôt des prodiges de valeur ; il a failli arrêter le Kronprinz de sa propre main. Par malheur, entouré de quinze à vingt uhlands il était fait prisonnier un quart d'heure après. Il est resté cinq ans captif en Allemagne, privé de tout, démuné même de papier, ce qui l'a empêché de m'écrire, et voilà six mois seulement qu'il est rentré en France. « En arrivant à Paris, m'a-t-il dit, je n'avais qu'une pensée, te revoir ; je me suis rendu sur le champ à notre ancien nid ; tu n'y étais plus, mon ange, et j'apprenais par ta concierge, ton opulent hymen ; j'ai été à deux doigts de me suicider ! Comme il connaissait les Babouin depuis des années il est allé les voir. Ils étaient partis. Il leur a écrit. Ils l'ont invité à venir ici passer un mois avec eux aux champs, et comme il est encore assez souffrant de sa longue captivité il a accepté leur invitation. Vois comme c'est simple !

Oui vraiment, ma Marton, il y a un bon Dieu pour les amants !

Ton ANGÉLINA bien heureuse.

---

## VIII

### JOURNAL DE M. MIQUE

*La Bigondière, du 2 au 3 Août.*

Nous faisons, M. Bland, M. Babouin et moi, de longues promenades à travers bois, en garçons, pendant que nos femmes restent à la maison, mais ce diable de M. Gloriat ne veut jamais nous tenir compagnie. Nous lui crions chaque fois en partant : — Allons, décidez-vous donc, paresseux ! Il nous répond, invariablement : — Je suis trop fatigué. Ah ! si vous aviez fait comme moi cinq ans de captivité... j'aime mieux dormir !

En fait, c'est une véritable marmotte :

Il passe ses journées dans un hamac qu'il a installé dans le jardin des Babouin : c'est très curieux !

Moi, ces promenades m'enchantent car elles me sont excessivement instructives grâce à M. Bland qui de temps en temps,

en cours de route, attrape un insecte et nous fait un cours d'entomologie. « Tenez, messieurs, regardez ce petit animal, c'est un *bousier* ! Oh ! le superbe *bousier* ! » Il retient, entre le pouce et l'index, un petit scarabée noirâtre dont les pattes s'agitent avec désespoir : « Nos routes, nos belles routes de France, messieurs, seraient pestilentielles si, subitement le bousier disparaissait. » Il remet l'insecte à terre et ajoute : « Pars, mon ami, pars accomplir ton obscure, mais combien utile besogne. Six *bousiers*, messieurs, peuvent enterrer avec leurs seuls moyens naturels un rat en putréfaction en une seule journée ! »

Des paysannes passent poussant, d'un bâton, des vaches généralement blanches, M. Babouin s'arrête alors et dit : — Salut, Hermance ! ou : Ça va toujours la santé, Sophie ? Il connaît toutes les jeunesses des environs, et il ajoute chaque fois : — En ont-elles des rondsars ; ça doit être d'un ferme, sous leurs jupes !

Un satyre !

Dieu qu'il me dégoûte !

— Dites-donc, Babouin, si votre femme vous entendait ! — lui a fait l'autre jour, M. Bland. Il s'est mis à rire : — Depuis que nous sommes à la Bigondière, croyez-



moi si vous voulez, ma femme me veut rien savoir !..

Il s'arrêta à beau milieu de la route, pour bourrer une pipe : A Paris — continuait-il — ça allait encore, bien qu'à vrai dire, la bagatelle n'a jamais fait plus d'effet à Marinette qu'une tasse de camomille à un phoque, mais ici, c'est réglé ; rien à faire !.. Quand je m'éveille elle est déjà debout, et c'est : « Laisse-moi tranquille ! » Fiche-moi la paix, j'ai autre chose à penser ! » Dans ces conditions, messieurs, comme je ne suis pas de bois, je cherche fortune ailleurs !

Oh ! son gros rire épais !

Je suis assez content de savoir que Mme Babouin lui refuse le devoir conjugal !

Si ce Babouin était cocufié par sa femme je n'en serais pas fâché. Je l'ai surpris avant-hier chez l'épicier Blairot en train de tripatouiller Mlle Blairot qu'il appelait familièrement Louison tout court. La donzelle d'ailleurs se laissait faire. Je ne me figurais pas les filles de campagne si vicieuses !

Eh ! j'y pense ! Est-ce que ce Gloriat ne serait pas l'amant de Mme Babouin ?

Ce serait alors pour cela qu'il resterait

soi-disant couché pendant que nous faisons des excursions dans les environs.

A moins encore que ce soit pour Félicité notre bonne. Il la serrait d'assez près l'autre jour dans notre cuisine. Je l'ai même fait remarquer à ma femme qui a failli m'avaler : « Crois-tu, m'a-t-elle dit, que M. Alexis s'abaîsserait à donner dans le torchon !

Elle ne connaît pas les hommes, la pauvre petite !

Je n'ai pas voulu la contrarier.

Non il n'est pas possible que Mme Babouin ait un amant !

Pour moi elle est vertueuse autant qu'Angéline.

Quelle adorable créature !

Et quel joli petit nom !

Marinette !

Avant-hier, j'ai trouvé Angéline en admiration devant une lapine énorme que Félicité tenait par les oreilles, et qui essayait de la griffer avec ses pattes de derrière.

— J'vas t'f... sur la goule, ma câtin, si tu cesses point ! lui criait Félicité.

La lapine nous a donné ce matin huit petits.

De peur que ses neuf pensionnaires

soient volés la nuit. Félicité les élève dans un coffre placé dans notre cuisine.

Elle fait tout ce qu'elle veut à la maison ; ma femme lui tolère tout. C'est une infection ! On sent la pisser de lapin partout !

Comme il a une bicyclette, M. Gloriat a proposé à Angéline de lui apprendre à y monter. Elle y monte très bien maintenant. Il a voulu m'apprendre à y monter également, mais avant-hier, je me suis allongé dans un fossé. Depuis, je n'en fais plus. Mais comme ce n'est pas une raison de priver de cet innocent plaisir mon Angéline, je la laisse faire quelques petites promenades avec notre ami dans les environs.

Ma jolie voisine vient de se fouler le pied. Nous sommes allés la voir. Elle était alitée. A un moment, elle a soulevé le bras droit, un véritable bras de statue et j'ai aperçu, au creux de son aisselle, un affolant nid d'amour brun et frisant.

J'ai rêvé de son aisselle toute la nuit ! C'est étrange ce qui se passe en moi !

Nous avons reçu, ce matin, *l'Agitation française*. Notre voisine, Mme Babouin, nous y a abonné d'autorité pour un an, ce qui est un peu sans façon, car cela m'a

coûté cinquante-huit francs, ce journal étant à quatre sous.

C'est un peu cher mais le moyen de protester avec une femme aussi charmante ! D'ailleurs M. Gloriat m'a affirmé que j'avais tout à gagner à être abonné à ce journal au cas où M. Léonidas, son directeur, renverserait la République, ce qui, paraît-il, ne saurait tarder.

En attendant ce M. Léonidas a besoin de plusieurs millions pour faire marcher sa feuille, et, dans le premier numéro que je viens de recevoir il engage tous ceux, dit-il, *qui pleurent un mort de la guerre* à lui envoyer le plus d'argent possible. Il ajoute que ce sera pour eux *une grande consolation de savoir que la disparition de l'être qui leur était cher aura servi au moins à ramener en France la monarchie héréditaire.*

Je n'ai pas très bien compris cet article mais M. Gloriat m'a expliqué que M. Léonidas sous-entendait que tous les soldats tués pendant la guerre étaient d'ardents royalistes.

Un curieux détail que j'ignorais.

M. Gloriat avant la guerre faisait déjà de la politique d'*Agitation française*. En 1909 il a été arrêté juste au moment où il s'ap-

prêtait à cracher à la figure de M. Fallières, au cours de la promenade quotidienne de ce dernier. »

M. Léonidas lui ménage un brillant avenir, paraît-il.

Hier nous avons dîné chez M. et Mme Bland à l'occasion de son anniversaire.

Les Babouin et M. Gloriat étaient là, et cela a été bien gai.

Au champagne, M. Bland nous a déclamé une *Ode à Vénus*, en se tournant vers Angéline :

*O toi qui es sans tunique  
Gracieuse et pudique  
Cours parmi les glaïeuls !*

Je ne me souviens plus du reste, mais c'était gentil. Pendant que nous prenions le café et du vespéto, une liqueur de la fabrication de Mme Bland, M. Bland a provoqué notre ami Gloriat à des exercices antiques, sous prétexte que celui-ci professe la gymnastique à l'*Agitation française*.

Et le voilà nous expliquant le jeu du *pancrace* auquel j'en'ai compris qu'une chose, c'est que les amateurs de ce sport jadis usité en Grèce, combinent la boxe avec la lutte et le croc en jambe jusqu'à perte

complète de respiration. A la fin personne ne l'écoutait. Angéline causait avec M. Gloriat, et moi avec Mme Babouin dont j'avais rencontré par hasard un pied sous la table, et... qui ne l'avait point reculé.

Décidément, je suis loin de déplaire à cette femme exquise !

Pour le service, nous avions prêté Félicité aux Bland, mais elle est rentrée furieuse à la maison en disant : — J'sais point si M. Babouin voulait jouer au pancrace avec moué, mais il m'a pincé la fesse drouette pendant que je lui passais le gigot ; j'aime point ça, vingt bongdieux !

Quel goujat ce Babouin !

---

## IX

M<sup>me</sup> MIQUE A M<sup>me</sup> LACAILLE

*La Bigondière, 16 Août 1920.*

MARTHE CHÉRIE,

Sous son enveloppe fruste, Félicité est une fille de cœur. Elle m'a confié qu'elle a une petite fille en nourrice. Elle l'a eue d'un valet de ferme parti lors de la mobilisation. Comme il n'est point reparu, elle le suppose mort. Je l'ai consolée de mon mieux, et ma foi, de fil en aiguille, quand Alexis est revenu, je me suis confiée à elle, à mon tour. Elle n'aime guère Athanase : « Si c'est pas malheureux, bonguiou, Madame, de voir une jolie petite femme comme Madame, mariée à un vieux « loup-fou » comme Monsieur, sauf le respect que je lui dois ! » — me dit-elle souvent. Alexis a fait positivement sa conquête, parce que, dit-elle, il n'est pas fier pour deux sous et qu'il est bel homme !

Je fais maintenant de la bicyclette avec Alexis. Tu devines nos arrêts dans le bois, et nos transports !...

Alexis, mon Mien joli, m'aime comme un fou !

Ah ! ma chérie, combien je me plais maintenant à la campagne, moi qui m'y morfondais tant il y a six semaines.

ANGÉLINA.

---



X

**JOURNAL DE M. MIQUE**

*La Bigondtère, 20 Août 1920.*

Je suis encore tout étourdi de ce qui vient de se passer !

Avant-hier nos voisins, les Babouin, nous ont annoncé qu'ils étaient forcés de réintégrer Paris le lendemain même. Ils paraissaient navrés.

Mme Babouin m'a lancé un long regard désolé, et comme je m'étonnais d'une aussi brusque décision : — C'est la vie, cher monsieur ! ah ! elle n'est pas toujours gaie la vie, a-t-elle fait — Ah ! les amis ! gronda entre ses dents M. Babouin.

Ils nous apprirent que l'ami auquel ils avaient au moment de la guerre vendu leur fonds de pâtisserie venait de fermer boutique et de quitter Paris pour une destination inconnue leur devant encore vingt-cinq mille francs sur le prix de vente.

— Avoir travaillé pendant dix ans et être forcé de recommencer, c'est dur, car nos ressources ne vont plus être suffisantes pour vivre sans travailler ! sanglotait Mme Babouin.

— Un fonds qui était si bien achalandé ! Nous allons le reprendre, il le faut. Encore si l'installation était restée intacte comme de notre temps ; mais tout est à refaire, paraît-il, tapisserie, peinture, etc., dix mille francs au moins de réparations, c'est à en pleurer ! ajouta-t-elle.

Devant son désespoir, je restais atterré.

Elle poursuivit :

— Ah ! si M. Cloriat n'avait pas perdu toute sa fortune dans les fonds russes, il nous aurait certainement aidé dans la circonstance, car c'est un cœur d'or, lui ! un véritable ami !

Elle me tendit la main en soupirant et dit :

— Allons, ayons du courage !

Quelle résignation touchante se lisait sur ses traits !

Dans l'après-midi comme je la savais partie à un village voisin commander du beurre et des œufs qu'elle voulait ramener à Paris, je fus à sa rencontre sans en souffler mot bien entendu à Angéline et je la ren-

contraî à mi-route du bois des Aulnes. Dès qu'elle m'aperçut elle mit une main sur son cœur et, soudain, elle s'appuya le long d'un gros chêne en pleurant.

Je m'élançais aussitôt vers elle.

Et je lui pris les mains :

Elle voulut s'échapper, mais je la retins avec tant de fièvre, que je sentis sa taille ronde et tiède s'abandonner, tandis qu'elle murmurait haletante : « Non, non, par pitié, Athanase, laissez-moi et partez !..

Athanase !

Elle m'avait appelé Athanase !

Mais soudain elle me repoussa, comme une hache ~~renversée~~, par le bruit d'une brantonne annonçant, par le bruit d'une brantonne qui venait de tomber derrière nous :

— Fuyons, mon ami, on vient !

Déjà, elle était sur la route, où il n'y avait personne.

— Avons-nous été assez imprudents ! — fit-elle encore émue.

Je voulus lui prendre la bouche :

— Non, mon ami, non, Athanase, j'ai déjà été trop faible, ne m'en faites pas repentir, n'insistez pas ! Et elle ajouta en m'enveloppant d'un regard qui me fit frissonner jusqu'aux moëllles :

— A Paris, mon ami, nous verrons... si vous le méritez !.. Méritez-moi, Athanase !

Là dessus elle m'ordonna de la quitter, et je rentrais à la Bigondière par un chemin de traverse, le cœur bondissant.

Quelle scène à la maison en rentrant !

J'avais donné le matin, de l'herbe mouillée à nos lapins. Rien, paraît-il, ne leur est plus funeste, et Félicité les a trouvés crevés dans l'après-midi, le ventre gonflé :

— Bonguieux, c'est ben la peine d'avoir reçu de l'instruction ! s'est-elle écriée.

Angéline, par dessus le marché, m'a traité *d'empoté*. Cela fait la dixième fois au moins qu'elle me traite ainsi depuis que nous sommes ici.

Cela m'est bien égal ! — A. A. A.

Marinette (je puis bien l'appeler Marinette maintenant) m'aime ! c'est visible !

Je devais faire mon devoir de galant homme.

Je l'ai fait !

Ce matin j'ai glissé trois billets de mille francs dans une enveloppe, avec ces simples mots : « Le malheur qui vous frappe me désole. Je veux commencer à vous mériter tout de suite, chère sirène !

ATHANASE.

Et j'ai remis le tout en cachette à ma Marinette.

Quelle ingénieuse réplique du tact au tact, à sa phrase d'avant-hier : « Méritez-moi, Athanase !

Les Babouin sont venus nous faire leurs adieux.

Ils partiront demain par le train de six heures du matin.

M. Gloriat est venu également nous faire les siens. Nous l'avons retenu à déjeuner. Il a fait avec Angéline, une dernière partie de bicyclette.

— Madame Mique n'a plus rien à apprendre sur la bécane ; elle ~~pourrait~~ ~~ont appris~~ points. maintenant, m'a-t-il dit en rentrant.

A Paris il me fera faire la connaissance du directeur de *l'Agitation française* M. Léonidas.

Quel honneur pour moi !

— Ce sera d'autant plus facile que vous êtes abonné à son journal, m'a-t-il dit.

Même Félicité est navrée du départ de notre jeune ami.

Elle pleurerait cette après-midi.

Pour moi ce coquin de Gloriat a dû se Poffrir.

C'est de son âge, et il est célibataire !

Je suis allé conduire nos voisins à la gare.

M. Babouin, arrêté à l'auberge, n'en finissait pas de rôder autour de la fille Blairot.

J'ai pu avoir un dernier tête-à-tête avec ma Marinette et l'embrasser ! Oh ! ce baiser d'adieu qu'elle ne m'a permis que sur la joue, hélas ! alors qu'en cette seconde suprême, ses beaux grands yeux semblaient me crier voluptueusement : Tu peux tout espérer... à Paris !

Bien longtemps après le départ du train, je suis resté sur le quai. Il n'y faisait pas chaud, car les matinées commencent à être fraîches.

. . . . .  
Dois-je confier ceci à ce journal ?

En rentrant, je me suis glissé sournoisement dans le lit d'Angélina pour me réchauffer, car j'étais glacé. Je m'attendais à être rabroué. Pas du tout ! Angélina qui ne dormait pas, m'a enlacé, tout-à-coup, si tendrement que... dix minutes après, je trompais Marinette... entre ses bras ! Ah ! je le jure, je ne pensais cependant qu'à Marinette à ce moment-là !

J'ai trompé deux femmes en même temps... Marinette et Angélina !

Je ne sais si je trouverai mon cas dans la *Physiologie du Mariage* de Balzac ?

Je ne le crois pas !

Si je n'écoutais que mon cœur je quitterais la Bigondière dès demain pour rentrer à Paris. Mais notre location ne finit que dans un mois. Angéline trouverait surprenant cette décision.

Pauvre femme ! n'éveillons pas sa jalousie.

La tromper à mon âge c'est affreux ; je suis un misérable !

---

XI

**M<sup>m</sup> MIQUE A M<sup>m</sup> LACAILLE**

*La Blgondière, 25 août 1920.*

**MA CHÈRE MARTHE,**

Les Babouin viennent de regagner Paris plus tôt qu'ils ne le supposaient. Ils ont des ennuis d'argent, paraît-il. Bon voyage ! L'ennuyeux c'est que mon Mien joli a été obligé de les suivre, j'en ai le cœur déchiré. Nous n'avons pas de lit ici malheureusement pour le coucher.

Enfin ce n'est qu'un mois à passer.

Sais-tu, ma chérie, je te le donne en mille, ce qui m'est arrivé le matin du départ des Babouin ? En revenant de les conduire à la gare, Athanase s'est trompé de chambre dans l'obscurité, m'a-t-il dit, et il s'est fourré... dans mon lit ! En sentant ses pieds froids se glisser le long de mes jambes bien chaudes, ma première pensée fut de lui enjoindre d'avoir à dé-



guerpir mais comme dans un éclair, cette pensée m'est venue : « Si dans un mois, je sens frémir dans mon sein un vivant gage des transports d'Alexis, que dirai-je à Athanase, puisque depuis que nous sommes ici nous vivons comme frère et sœur ? »

Alors, alors, ma chérie, j'ai fait ce que tu aurais fait à ma place, j'en suis certaine. J'ai passé un bras autour du cou d'Athanase, en fermant les yeux...

Maintenant, je suis tranquille !

Ah ! ma jolie, sommes-nous assez malheureuses, pauvres femmes que nous sommes, d'avoir à prendre tant de précautions, quand nous aimons !

J'emmènerai à Paris cette brave Félicité qui m'est si dévouée !

Quand maintenant je descends au jardin le matin je lui trouve un air mélancolique, et il me semble que les feuilles mortes que l'automne arrache aux arbres depuis une huitaine, tombent sur mon bel amour pour l'ensevelir à jamais...

Un mois avant de revoir mon Mien joli, mon Tout !

A bientôt, à Paris, ma Marton, car il est probable que cette lettre sera la dernière que tu recevras de la Nièvre.

ANGÉLINA.

## XII

### JOURNAL DE M. MIQUE

*La Bigondière, 2 septembre 1920.*

Reçu un mot de Marinette. Tout va bien. Elle a fait remettre à neuf son ancien fonds de pâtisserie auquel elle a donné une nouvelle enseigne : A la *Fève royale*. (M. Léonidas lui ayant affirmé que cette enseigne lui attirerait la clientèle de tous les ligueurs de l'*Agitation française*).

Quelle femme ingénieuse !

Louise Blairot vient de recevoir un mot de Babouin qui lui propose une place de bonne à tout faire à la *Fève royale*. Elle partira à Paris prochainement. Je me doutais que cela allait arriver. Après tout cela me fait plaisir. Cela prouve que Marinette refuse toujours le devoir conjugal à son grossier personnage d'époux !

Demain à notre tour nous regagnerons Paris.

Je vais donc revoir ma future amante.

Nous avons dîné, hier soir chez les Bland, et M. Bland m'a entraîné après le dîner dans sa grange, où il a installé un aquarium.

Depuis qu'il fait froid, comme il manque d'insectes vivants à étudier, il observe des poissons noirâtres, à barbillons et à peau gluante : des *poissons-chats*. En latin des *ameirus-nebulosus*, paraît-il. La femelle — m'a-t-il dit — est une mère incomparable, elle se déchire le ventre sur les cailloux, pour délivrer plus vite ses œufs !

C'est ça qui m'est égal.

— A propos, m'a-t-il dit, méfiez-vous, mon cher M. Mique, méfiez-vous des amours d'arrière-saison, c'est perfide ! Mme Babouin est évidemment fort bien. C'est Vénus aux seins opulents et aux hanches superbes, c'est entendu ; mais votre petite femme est cent fois mieux. Un pur Tanagra, votre petite femme, vous auriez tort de la tromper, polisson !

De quoi se mêlait-il, ce vieux toqué !

Je conçois maintenant que M. Léonidas fasse trembler le gouvernement.

Son dernier article qui est consacré à un sénateur qui a osé le critiquer avant-hier se termine ainsi :

« Que ce ver intestinal se le tienne pour

dit. Au jour de la Purge salvatrice qui sera l'Apothéose de notre Coup de force libérateur, ma main impitoyable ira l'extraire, glapissant de trouille, de l'ancre pestilentiel du Sénat pour le livrer, gluant de fange républicaine, à la fureur totale des foules vengeresses de *l'Agitation française ! »*

Dire que dans quelques jours je vais me trouver face à face avec cet homme terrible !

Gloriat m'a affirmé qu'il est tout rond dans la vie ordinaire.

Cela me rassure.

---

XIII

**M<sup>me</sup> MIQUE A M<sup>me</sup> LACAILLE**

*Paris, le 5 septembre 1920.*

**MARTHE CHÉRIE,**

Nous sommes rentrés à Paris depuis avant-hier.

Viens me voir.

Alexis a été un grand imprudent.

Je suis enceinte depuis un mois au moins !...

Je le suis, mais je lui pardonne car ce sera un lien de plus entre mon Mien joli et moi !

Je t'embrasse bien fort.

ANGÉLINA.

---

## XIV

### JOURNAL DE M. MIQUE

*Paris, le 8 septembre 1920.*

Nous sommes à Paris depuis quatre jours, et tous en bonne santé. Angélina est toutefois assez fatiguée du voyage. Félicité paraît ravie d'être à Paris ce qui ne me surprend guère car Gloriat est déjà venu dîner à la maison.

Elle en tient pour lui c'est visible, la polissonne !

J'ai revu hier ma Marinette à six heures du soir à la *Fève royale*. A travers les glaces de la vitrine, je l'ai tout de suite aperçue trônant entre deux énormes bocaux remplis des plus délicates chatteries.

Dieu qu'elle était belle et imposante !

Sur des consoles de marbre blanc s'alignaient des soucoupes garnies de petits fours.

Mais je ne voyais qu'Elle !

Une nombreuse clientèle remplissait le magasin ; des dames élégantes et des messieurs très bien, attablés à de petites tables, dégustaient de fins gâteaux. Elle vint aussitôt à moi, les mains tendues : « Ah ! cher ! Ah ! très cher ! vous voilà donc de retour de villégiature ! Que je suis contente !

Elle fit un signe, et une demoiselle de magasin me servit une demi-douzaine de petits gâteaux au marasquin.

Malheureusement de nouveaux clients entrèrent en foule et elle dut me quitter : — Revenez un de ces soirs vers les neuf heures, nous passerons quelques instants ensemble, le magasin fermé — me fit-elle.

Quelles promesses dans ses beaux yeux !

La demi-douzaine de petits gâteaux m'a coûté dix francs. L'émotion m'a empêché de les manger tous, mais j'étais si heureux que j'ai donné cinq francs de pourboire à la demoiselle de magasin.

Dans la rue, il faisait déjà sombre quand je sortis, et j'ai embrassé ma main droite... qu'Elle venait de serrer violemment en me quittant.

Suis-je assez jeune !

Mais quelle femme exquise !

Je n'ai pas vu M. Babouin qui devait être

dans l'arrière-magasin. Mais cela m'était bien égal.

J'avais revu ma Marinette ! ma Marinette, ma future belle amante !...

Allons bon !

Quelle tuile ! Angéline est enceinte !

Elle me l'a avoué avec un peu d'embaras, ce matin en pleurant, la chère enfant :

— Crois-tu, Athanase, à mon âge !

— Mais, ma chérie, tu n'as que trente ans à peine ! — lui ai-je répondu tout éberlué, pour dire quelque chose.

Ah ! oui, quelle tuile !

Je n'en suis pas encore revenu !

Cela me fait plaisir, évidemment, de savoir qu'à cinquante deux ans passés, je suis encore si vert, surtout que, jusqu'alors, les joies de la paternité m'avaient été refusées. Mais tout de même !

Angéline n'est grosse que de six semaines d'après ses calculs qui concordent juste avec la date de la nuit où je l'ai trompée... entre ses propres bras ; le jour où Marinette quittait la Bigondière pour regagner Paris.

Mais que va penser Marinette ?

Mon Dieu que la vie est donc difficile... quand on a un cœur !...



Ma femme, c'est même assez curieux, n'a jamais cherché à revoir mon idole. Je dois dire que de son côté, Marinette en a fait autant. Jamais Angéline ne me parle des Babouin et Marinette m'a tout juste demandé des nouvelles d'Angéline.

J'ai surpris Gloriat, mardi dernier, en train d'embrasser Félicité dans la cuisine... sur la bouche ?

Bien entendu je n'en ai pas soufflé mot à Angéline.

A quoi bon !

Elle ne me croirait pas. Elle ne voit le mal nulle part. Elle croit que toutes les femmes sont comme elle ! Des modèles de vertu !

Dire que je vais bientôt tromper cette pauvre femme !

Mique, tu es un bien profond misérable !

---

X

**M<sup>me</sup> MIQUE A M<sup>me</sup> LACAILLE**

*Paris, le 20 septembre 1920.*

MARTON CHÉRIE,

Viens dîner demain, chez ta sœurette. Alexis sera là. Tu le verras mais ne lui fais pas de l'œil surtout ! Il est si beau, mon Mien ! Quel amant adorable, mon Mien joli ! Sais-tu sa devise ?

Celle d'un chocolat bien connu : Le  
« *Toujours prêt !*

Combien il la mérite, sa devise !

Voilà que je dis des bêtises ; mais mon Mien joli vient de me quitter à l'instant... Alors tu comprends !...

Imagine que j'ai été jalouse un instant, de la Babouin, notre ex-grosse voisine de la Bigondière, mais j'étais bien sotte de l'être, tu vas voir. Comme je reprochais à mon Mien joli de loger à Paris chez les Babouin, il m'a avoué qu'à la suite du krach

des fonds russes il se trouve momentanément très peu fortuné ayant perdu plus de deux cent mille francs, l'héritage quasi complet de ses parents.

Malgré tout comme je préfère qu'il loge « chez lui », je lui ai déniché une garçonnière, un petit entresol que je viens d'arrêter. Il m'a avoué, ensuite, en rougissant, le pauvre chat, qu'il n'était pas en mesure d'acheter le moindre meuble pour la garnir et, alors, je lui ai prêté quatre mille francs. Ce sont toutes mes économies depuis mon mariage mais, que veux-tu, nous serons *chez nous*, dans la garçonnière de mon Mien joli ! Il va s'occuper d'acheter nos meubles dans cinq ou six jours, et à la fin du mois notre petit nid sera tout à fait installé.

Quelle nuit d'ivresse notre première nuit, bien seuls, bien tranquilles, dans notre nid d'amour !

Enfin bien seuls, chez nous !

Je lui ai avoué que j'étais enceinte :

— Enceinte de toi, mon chéri !

Je croyais qu'il allait un brin tiquer comme l'autre jour Athanase qui en est devenu vert. Pas du tout ! Il m'a dit simplement en riant :

— Eh bien alors, maintenant, il n'y a

plus rien à craindre, ma grosse poupoule,  
allons-y carrément, plus que jamais, et en  
avant deux !

Athanase était justement sorti ce matin-  
là.

Félicité était au marché.

Tu devines le reste...

Ah ! Marton aimée, je suis vraiment trop  
heureuse avec mon Mien joli !

A demain soir, ton

ANGÉLINA.

---

XVI

**JOURNAL DE M. MIQUE**

*Paris, le 1<sup>er</sup> octobre 1920.*

Je touche au but !

Ou j'en suis bien près.

Dois-je y croire !

Quatre jours à peine m'en séparent.

J'ai la promesse de ma future amante !

Marinette, samedi soir m'appartiendra !

Et comment ! comme dit si souvent dans son langage un peu trop parigot à mon avis, ce coquin de Gioriat, qui est, je le crois, de plus en plus entiché de Félicité.

Entre nous, par exemple, ce garçon-là a tout de même un singulier goût ! Avec son éducation, il pourrait, ce me semble, viser plus haut en amour. Mais c'est son affaire, si le tablier de cuisine l'excite ; les goûts et les couleurs, ça ne se discute pas !

Dans quatre jours Marinette n'aura plus rien de caché pour son Athanase !

Quelle nuit affolante en perspective !

Elle doit avoir un corps adorable !

*Oh ! nuit d'amour, nuit parfumée !*

comme je l'ai entendu chanter jadis dans les *Huguenots* ou dans *Sigurd* ; ou peut-être bien dans les *Noces de Jeannette*, mais sûrement dans une de ces trois pièces-là.

Quoi qu'il en soit elle a accepté avant-hier que je l'emmène samedi soir voir jouer le *Couvent des caresses*, chez Mayol. Cet imbécile de Babouin doit s'absenter de Paris samedi et dimanche pour des achats de fruits confits en province. Nous pourrons donc rentrer à n'importe quelle heure de la nuit « Si vous êtes bien sage Athanase », m'a-t-elle dit dans un enivrant sourire. Femme délicieuse, tu ne rentreras au domicile de ton cocu d'époux... qu'à l'aurore !

Je trouverai un prétexte pour ne pas inquiéter Angéline.

Je vais être reçu demain par M. Léonidas grâce à ce bon Gloriat.

J'ai offert à Marinette un superbe bracelet en or que j'ai payé trois mille francs. C'est une folie mais mes moyens me le permettent. J'ai cru un instant qu'elle

n'allait pas l'accepter. Je la connais si susceptible d'amour-propre. Elle vient de me faire tenir un pneumatique avec ces deux seuls mots : *Merci et espérez !*

Elle accepte *tout* de moi !

Comme elle m'aime !

Dans quatre jours.....

Comment vais-je pouvoir vivre d'ici là ?

Ah ! Marinette !

---

## XVII

### Mme MIQUE A Mme LACAILLE

*Paris le 2 octobre 1920,*

PETITE SŒUR CHÉRIE,

Figure-toi que mon Mien joli n'a pas encore acheté nos meubles. Il a fait tous les marchands du faubourg St-Antoine, rien ne lui plaît, il ne trouve rien d'assez beau, pour recevoir sa Minette adorée (Minette adorée c'est moi !) Il pense cependant avoir trouvé une occasion, une chambre à coucher ravissante en citronnier verni avec une glace au dessus du lit ayant appartenu à une grande cocotte, Zéphyrine d'Arcachon ; mais la chambre complète ne serait cédée qu'à cinq mille francs. C'est une occasion à saisir avant huit jours. Il est désolé.

Tant pis, il ne faut pas que mon Mien joli ait du chagrin. Il recevra ce soir un billet de mille francs. Avec les quatre que



je lui ai remis l'autre jour cela fera juste les cinq mille de la chambre de Zéphirine d'Arcachon. Je vais vendre la paire de « solitaires » qu'Athanase m'a offert en 1912. Les boucles d'oreilles ça ne se porte plus d'ailleurs. D'ici huit jours je veux avoir notre belle chambre en citronnier verni avec une glace au plafond du lit :

Alexis, rien n'est trop beau pour toi !

Tu l'as vu l'autre soir, ma Marton. N'est-ce pas que rien n'est trop beau pour mon Mien... de plus en plus joli ?

Ton

ANGÉLINA.

---

## XVIII

### JOURNAL DE M. MIQUE

*Paris 4 octobre 1920.*

Je viens de vivre deux heures inoubliables... historiques je devrais dire !

M. Léonidas a bien voulu me recevoir hier à quatre heures !

Quelle vision !

En entrant dans son cabinet j'aperçus aussitôt sur un large bureau une énorme pile de dossiers portant tous au dos, ce mot : *Suspects* ! à l'encre rouge, et, derrière ce bureau, se trouvait un homme extraordinairement gros dont je ne vis qu'à grand peine à première vue, les yeux et le nez tellement la graisse lui envahissait les joues. Il grisonnait et portait la moustache rasée à l'américaine.

C'était lui le grand Léonidas !

Dieu qu'il avait l'air imposant !

Comme je restais très ému, M. Léonidas

se leva de son fauteuil et me poussa tout de suite sur un canapé où il s'assit à côté de moi en me prenant familièrement les mains.

Ah ! combien Gloriat avait raison de me dire : « Il est tout rond ! ».

Il l'est de toutes les façons !

Il me semble que j'entends encore sa voix, un vrai clairon de bataille : « Ah ! ce cher monsieur Mique, ce bon M. Mique, comme je suis enchanté de vous voir ! Mon excellente amie Mme Babouin et mon brave compagnon d'armes Gloriat m'ont parlé en si bons termes de vous ! Il me tripota les doigts en continuant : « Vous avez, dites donc, une mine superbe ! Je parie que vous devez bien manger et vous avez bigrement raison car, moi, ce qui me soutient dans ma lutte contre ce gouvernement de fripouilles et de vendus, c'est que je mange et je bois comme un ogre. Et il ajouta aussitôt en riant :

— « Par exemple, je digère de même, un vrai canard !

C'était le terrible Léonidas, le célèbre député de Paris, le représentant direct du futur roi, de France, qui me parlait ainsi, aussi familièrement, à moi, Mique,

obscur petit rentier. Les larmes m'en venaient.

Ma situation de fortune l'intéressa aussitôt vivement et il m'en félicita en me frappant sur l'épaule : « J'aime les hommes de votre trempe, cher ami, cette forte et saine race de commerçants, d'industriels et de bourgeois qui est la véritable armature de la France !

Puis avec une grande abondance de détails il ne me laissa rien ignorer de ses efforts pendant la guerre.

— Assurément, mon cher ami, j'avais pour me seconder d'excellents confrères, mais leurs articles ne portaient pas tandis que moi, j'étais lu aussi bien à l'arrière que dans la tranchée ! Je vous montrerai cent lettres, mille lettres de poilus qui m'arrivaient chaque jour d'Ypres, du Mort-Homme, de Bois-Leprêtre, de Verdun, que sais-je, me disant toutes, à quelque chose près : « Mon illustre Maître, hier encore, nous désespérions de la Victoire, mais votre sublime article de ce matin nous a transformé en véritables lions !... Dans une heure nous monterons tous à l'assaut en criant comme un seul homme : Vive Léonidas !

Il se leva et, les yeux dans mes yeux :

— Mon cher Mique, si je vous disais que c'est grâce à moi, Eloi Léonidas, que Clemenceau dut un jour la vie pendant la guerre en mars 1918, pour préciser... que diriez-vous ?

Et comme j'ouvrais de grands yeux, il continua :

— Imaginez, mon cher Mique, qu'en mars 1918 un de nos plus ardents ligueurs nommé Barbaron faisait partie du groupe des chauffeurs affectés à la conduite des automobiles de la Présidence du Conseil. L'ayant appris, je fis venir ce Barbaron « Barbaron, lui dis-je, tu m'es dévoué ? — Jusqu'à mon dernier souffle, Maître ! fit Barbaron. — Eh bien, Barbaron, repris-je, je voudrais, par curiosité, accompagner Clemenceau sur le front, la prochaine fois qu'il s'y rendra ! — Maître, répliqua Barbaron, dans deux jours, votre désir sera satisfait, ou je serai mort ! Le surlendemain même mon cher Mique, j'étais sur le siège de la limousine de M. Clemenceau, camouflé en aide chauffeur, aux côtés de Barbaron une perruque blonde, une fausse barbe, des lunettes noires ; rien n'y manquait !

M. Léonidas s'interrompit pour reprendre haleine car il a comme tous les hom-

mes très gros la respiration assez courte, mais il reprit bientôt :

— Tout d'abord cela alla très bien et je ne sais combien de kilomètres nous brûlâmes : « Si je n'ai pas de panne, dans une demi-heure nous serons sur le front ! » me disait Barbaron. Au loin nous entendions déjà le canon : Baoum ! baoum ! et nous filions comme le vent : Baoum ! baoum ! baoum ! et allez donc ! Hélas ! mon cher Mique, ce n'était pas une panne qui nous attendait ! Tout à coup j'aperçois, à cent mètres, barrant la route, un madrier énorme !... L'auto s'arrête net tandis que dans l'intérieur Clémenceau jurait : Qu'est-ce que c'est, nom d'un cochon ! » Autour de la limousine cinq Bava-rois, baïonnettes pointées, s'élançaient. Je vois Barbaron tomber de son siège la cuisse traversée, et, l'officier d'ordonnance de Clémenceau tomber à son tour. Ce dernier, heureusement, avait pu décharger deux fois son revolver sur nos agresseurs, et deux des Bava-rois râlaient à terre... Mais, il en restait trois, et dans quelques secondes, Clémenceau, notre ministre de la guerre, mon cher Mique, allait fatalement être, ou assassiné... ou... oh ! honte !... fait prisonnier !... Tout ! tout ! mais pas ça ! m'écriai-je !

. . . . .  
A l'heure où je transcris ce récit de M. Léonidas, il me semble que je revois celui-ci me mimant, dans son vaste cabinet de travail, ce qui se passa ensuite.

Ce fut terrifiant !

— Aux premières vociférations des Bavarois, continua-t-il, je bondis de mon siège en criant à Clémenceau : — Ne bougez pas !... Puis, Pif ! paf ! en deux coups d'un revolver à crosse d'argent, qui ne me quitte jamais (un don du Duc) j'étais frappé à la tête et au ventre, un des boches. Je veux tirer à nouveau, mais, hélas ! les quatre balles restant dans le barillet ralent, et, les deux Bavarois survivants, deux colosses, se ruaient sur moi en hurlant : « Kapout ! » J'étais perdu !... Quand... soudain, j'aperçois... sur le sol... un sabre... le sabre échappé à l'instant de la main défaillante de l'officier d'ordonnance de Clémenceau ! Sauvé ! m'écriai-je. En un prodigieux saut de côté, je trompe l'élan de mes Boches, je m'empare de ce sabre, et je m'élance le bras levé déjà sabrant, en hurlant : « Préparez-vous à crever, crapules !... Je vis alors mes deux Boches tomber l'un après l'autre sous mes coups, et, je m'évanouis... finalement. Quand je repris mes

sens, mon cher Mique, j'étais entouré d'officiers français accourus au bruit, et Clemenceau était devant moi : ! « Sais-tu Léonidas, que sans toi j'étais foutu ! que veux-tu ? parle, tu l'auras !... me dit-il. Ce qui se passa ensuite, je ne puis vous le révéler, mon bon ami, car j'ai donné à Clemenceau ma parole de me taire jusqu'à nouvel ordre. Aucune note ne fut communiquée du reste, par le grand quartier général, mais, ce que je puis vous dire, par exemple, c'est que, le lendemain... vous auriez pu me voir à Paris dans ce bureau, mon bon Mique, aussi tranquille que vous m'y voyez en ce moment !

Les paroles me manquaient positivement pour marquer à M. Léonidas à la fois mon enthousiasme et mon admiration.

— Mais, m'écriai-je enfin, mais mon cher Maître, vous veniez de sauver la France puisque vous veniez de sauver Clemenceau et ce dernier devait, au moins, vous décorer de la Légion d'Honneur, de sa propre main sur le champ de bataille !

Je n'oublierai jamais le geste du directeur de *L'Agitation Française*, et sa réponse.

Il recula de quelques pas, la tête relevée et la bouche dédaigneuse :



— Mon cher Mique, fit-il, Eloi Léonidas ne saurait accepter d'être décoré... que par Son Roi !...

J'allais lui marquer à nouveau toute mon admiration, quand la porte de son cabinet s'ouvrit et une vieille dame entra en disant :

— Je vous apporte, Maître, la souscription de nos dévouées ligueuses de Vazy-en-Tapinois, soit quinze cent francs !

Comme je me pique d'être discret je serai fièvreusement les mains du directeur de *L'Agitation Française*, qui me reconduisit en me disant :

— Désormais, mon cher Mique, vous êtes ici chez vous !

---

## XIX

Mme MIQUE A Mme LACAILLE

*Paris le 15 octobre 1920,*

MA CHÉRIE,

J'aurai tout vu avec mon stupide époux !  
Athanase devient fou !

Il est tout à fait lancé dans la politique.

Imagine qu'il va partir en Angleterre  
pour remettre au Duc de Besançon au nom  
de *L'Agitation Française* une couronne  
royale en simili-or.

M. Léonidas lui a promis, paraît-il, de  
le faire nommer chambellan du duc de  
Besançon.

Il croit ça !

C'est ce duc de Besançon que M. Léoni-  
das veut placer sur le trône de France  
quand il aura renversé la République.

Le moins drôle c'est que mon Mien joli  
l'accompagne.

Que vais-je devenir sans lui !

Leur voyage durera quatre à cinq jours.  
Viens me tenir compagnie.

Ta désolée sœur,

ANGÉLINA.

---

## XX

### JOURNAL DE M. MIQUE

*Paris, 16 octobre 1920,*

Dois-je être fier ou navré ?

Je n'en sais rien.

Dans quarante huit heures j'allai, pouvoir enfin cueillir sur les lèvres ardentes de ma Marinette le baiser suprême..

Et voilà ce baiser retardé de huit jours au moins.

Mais dois-je m'en plaindre en vérité, puisque ce baiser je l'aurai... à mon retour !

Au retour d'une mission glorieuse entre toutes : Remettre une couronne à un Roi, à un roi qui ne l'est pas encore il est vrai...

Mais ça ne saurait tarder !

A l'occasion du Centenaire de la naissance du comte de Chambord *L'Agitation Française* a décidé d'envoyer au duc de Besançon notre prétendant au Trône de France, une couronne style mérovingien.

M. Léonidas a confié au plus ancien ligueur et au plus récent la mission de la lui porter, et c'est moi le plus récent... Alors je n'ai pas su refuser. D'ailleurs Marinette m'a dit : Athanase, la devise d'un vrai royaliste est. « Le Devoir avant l'Amour ! » Je ne vous en aimerai que mieux quand vous aurez rempli cette mission sacrée ! »

C'est Gloriat qui m'accompagnera étant le plus ancien des ligueurs.

Cette remise d'une couronne au duc de Besançon a été décidée au cours d'une réunion générale des membres de l'*Agitation française*.

M. Léonidas en a profité pour nous faire connaître dans les grandes lignes son plan de renversement de la République, son *Coup de force* comme il dit, et qui est admirable de simplicité.

Ce jour là (le jour de l'exécution du plan) dix mille jeunes ligueurs que M. Léonidas a baptisé les *Mulots du Duc* envahiront l'Elysée, les ministères, le Sénat, la Chambre, la Préfecture de Police, la Préfecture de la Seine, les casernes et toutes les mairies. En commençant à minuit, M. Léonidas estime que le *Coup de force* sera un fait accompli vers huit heures du matin car, il a partout des amis à lui dévoués corps et

âme. Dans les casernes d'ores et déjà, l'Etat Major qui est de cœur avec nous, fait apprendre aux musiciens *l'Hymne du Coup de force* qu'ils substitueront à la *Marseillaise*, aussitôt la prise du pouvoir par *l'Agitation française*.

A neuf heures du matin le Président de la République et les ministres ainsi que tous les sénateurs et les députés républicains seront fusillés dans les fossés de Vincennes.

Ceci fait, les Comités directeurs de *l'Agitation Française* réunis à l'Elysée, décréteront, immédiatement, l'abolition de la République et la création d'un « Régime dit d'attente placé sous la garde d'un régent, lequel aura pleins pouvoirs sur l'heure, pour gouverner, jusqu'au jour où le Duc sera installé sur le trône de ses pères.

Tous les regards se portèrent à ce moment vers le directeur de *l'Agitation Française*, et ce ne fut qu'un cri :

— Vive notre Régent ! Vive Léonidas !

— J'accepte !... mes amis pour la France ! — fit simplement celui-ci.

Je renonce à décrire l'enthousiasme de la salle.

Ce fut du délire !

Une vieille ligueuse, la duchesse de Klackmaron s'évanouit entre mes bras en s'écriant : » Il est surhumain ! «. Une jeune ligueuse faillit me renverser en enjambant une rangée de chaises, pour être une des premières à embrasser le grand tribun, tandis que je m'étranglais positivement à crier :

— Vive Léonidas ! Vive notre Régent !

Pour n'avoir pas l'air d'un mufle j'ai déclaré au Comité de l'*Agitation française* que je prenais à ma charge tous les frais du voyage pour Gloriat et moi. J'ai souscrit en même temps cinq cents francs pour la couronne.

Moi Mique, petit bourgeois, je vais entrer dans l'Histoire de mon beau pays !

Vive le Roi !

Angéline est navrée de me voir la quitter pour six jours.

Sans ce voyage, pauvre femme trop confiante, demain soir je t'aurais trahie, cela ne fait pas de doute... et tu pleures de me voir partir !

---

## XXI

### JOURNAL DE M. MIQUE

22 octobre 1919.

Je suis de retour d'Angleterre.

Mais dans quel état de dépression morale et physique j'en suis revenu !

Rassemblons mes souvenirs épars...

Je me revois au *Wattmann-Hôtel* où Gloriat et moi nous étions descendus et où nous attendions depuis déjà trois jours, l'audience que nous avions sollicitée du Duc. A huit heures du soir enfin, un mot nous parvenait. Le Duc nous recevrait le lendemain avant son dîner.

Le lendemain à cinq heures, nous étions au rendez-vous

L'hôtel habité par le Duc m'apparut solennel et confortable, mais je n'y fis guère attention ; j'étais bien trop ému. En route Gloriat m'avait dit : « Dès que le Duc entrera nous nous agenouillerons et nous lui



baiserons la main droite, c'est d'obligation quand on approche un prince de sang royal ».

A peine étions-nous introduits dans le cabinet du Duc, que celui-ci parut, et nous n'eûmes que juste le temps de nous agenouiller.

Il nous tendit la main droite sur laquelle nous déposâmes un baiser, puis nous nous relevâmes.

Il était en « complet » cheviotte avec une cravate lavallière, nouée négligeamment autour d'un col rabattu. En vérité, nous étions beaucoup plus corrects, puisque nous étions en redingote noire, chapeau-claque et en gants blancs.

Rose de visage, la barbe châtain, taillée en pointe, les cheveux relevés en brosse, il avait un aspect imposant qui m'impressionna néanmoins beaucoup.

— Sire — fit aussitôt Gloriat — nous venons, au nom des comités directeurs de l'*Agitation française* et particulièrement au nom de M. Léonidas, notre chef vénéré vous offrir, en témoignage d'inaltérable dévouement à votre royale cause, la modeste couronne que voici.

Le visage du Duc refléta immédiatement un vif étonnement. Il prit la couronne que

je lui tendais, en murmurant : « Ça, par exemple, on ne lui avait pas encore fait ! » Toutefois, après avoir examiné le précieux objet, l'avoir soupesé en disant : « Mâtin, qu'elle est lourde ! » il la déposa finalement sur une console et nous fit le petit discours suivant :

« Messieurs, je vous prie d'être mes gracieux interprètes auprès des Comités de l'*Agitation française* et de M. Léonidas, en particulier pour les remercier de la magnifique couronne qu'ils vous ont chargés de me remettre et vous voudrez bien leur dire que ma joie sera sans mélange, le jour où enfin, je pourrai la ceindre sur le trône de mes pères ; malheureusement, messieurs, ce beau jour que j'appelle de tous mes vœux, m'apparaît encore bien éloigné ! »

Oubliant tout protocole, j'allais ouvrir la bouche pour lui démontrer combien, au contraire, grâce à l'imminence du *coup de force de l'Agitation française*, il pouvait espérer pouvoir monter sur le trône de ses pères dans un avenir très rapproché, mais déjà il nous tendait sa main à baiser à nouveau, en nous disant : « Je vous demande bien pardon de vous quitter aussi vite, mais d'impérieux devoirs m'appellent, je

vous reverrai tout à l'heure sans doute au dîner.

Gloriat et moi en restèrent béants.

Il nous salua... et disparut.

Un domestique entra et nous conduisit au premier étage de l'hôtel où des chambres nous avaient été préparées. Une demi-heure plus tard nous nous retrouvions réunis, dans une magnifique salle à manger où nous dînâmes en compagnie du duc et de trois messieurs qu'il nous présenta en disant simplement : « Mes amis » lesquels ne nous adressèrent pas la parole pendant le dîner qui fut bref. Le duc parla de tout, de Paris, des théâtres, mais sans se laisser aller à la moindre allusion à l'*Agitation française* et au but de notre visite. Cependant je fis une remarque assez curieuse au cours de ce dîner bizarre. Chaque fois que le duc se penchait sur son assiette, le globe de son œil gauche semblait lui sortir de l'orbite et il frottait aussitôt cet œil comme s'il voulait le renfoncer. Le repas achevé, le Duc, après quelques paroles banales, prit congé de nous, et sortit avec les trois inconnus, nous laissant seuls.

Comme réception c'était frais.

— Il n'a pas l'air de brûler du désir de

vouloir monter tout de suite sur le trône de ses quarante ancêtres ! murmura Gloriat.

Ce qui m'étonnait c'était d'abord, la phrase bizarre du Duc en apercevant notre couronne : « Ça, par exemple on ne *Lui* avait pas encore fait ! » Pourquoi Lui ? qui Lui ? Et, ensuite... son œil si singulièrement mobile.

Mais je n'en dis rien à Gloriat.

Il pouvait être dix heures quand nous montâmes nous coucher. J'allais me mettre au lit, lorsqu'un bruit de voix se fit entendre...

Le Duc s'allait coucher lui aussi. Sa chambre avoisinait la mienne, cela ne faisait point de doute car je reconnus sa voix. Il parlait à un valet de chambre et il lui disait : « Les loufoques doivent être plongés dans les bras de l'orfèvre, je l'espère, Isidore ? — Je pense comme monsieur — répliqua Isidore en s'éloignant.

Les loufoques ?

A quels loufoques le Duc faisait-il allusion si jovialement ? Pourquoi cet Isidore disait-il au Duc « monsieur » tout sec, au lieu de « Monsieur le Duc ? Tout ceci m'apparaissait bien étrange.

Tellement mystérieux que je me levais



dans l'obscurité, et allais, à tâtons, vers une portière qui — je l'avais remarqué avant de me mettre au lit — masquait une porte séparant ma chambre (j'en avais maintenant la certitude) de la chambre du Duc, et je soulevais cette portière.

Quelle curiosité invincible me poussait ainsi à chercher à violer l'intimité d'autrui, moi, d'ordinaire, si à cheval sur les convenances ? Toujours est-il qu'ayant trouvé la rondelle de sûreté de la porte je la fis évoluer, et je regardais à travers le trou de la serrure démasqué.

Quel spectacle !

Que vis-je !

Au milieu de sa chambre ; sous la clarté d'un plafonnier électrique, le Duc, en chemise de nuit en soie orange, allait et venait autour d'un superbe lit Louis XVI prêt à le recevoir, et il fredonnait à mi-voix une chanson populaire qui fit fureur à Paris au moment des gothas.

*Que l'on ait la trouille  
Ou bien que l'on soit brave  
A la cave, à la cave ?*

Mais, soudain, il s'arrêta de fredonner, pour remplir d'eau un verre à pied, posé sur la table de nuit, et, penché au-dessus... il se mit à farfouiller dans son œil gauche !

Cela dura quelques secondes puis, tout-à-coup il fit : « Ouf, ça y est ! » Un choc cristallin tinta, comme celui d'une grosse perle. Il se retourna alors, me faisant face... et je faillis pousser un cri.

Il venait de s'arracher l'œil gauche !

Et cet œil me fixait dans le verre qu'il tenait à la main !

Mes dents claquaient.

Un éclair me traversa le cerveau.

Ce borgne assurément... ce n'était pas le Duc ! Non, ce n'était pas le Duc ! On avait enlevé ou assassiné le véritable Duc !... et on lui avait substitué... *un sosie borgne !*

Indigné, une idée folle me vint, moi d'ordinaire si prudent. Démasquer ce méprisable usurpateur.

D'un bond j'ouvris la porte, j'entrais et, je reçus aussitôt en pleine figure un coup de poing formidable qui m'envoya rouler sur le tapis.

Dans une sorte de cauchemar, j'entendis ces mots :

— Il est fou, ce cochon-là !

Et je m'évanouis.

. . . . .

Quand je revins à moi, j'étais sur un lit,

le lit du faux duc, et j'avais une compresse d'arnica sur le nez.

A mon chevet le faux duc me regardait, moitié figue moitié raisin, et ses premiers mots furent ceux-ci :

— Taisez-vous, je vais vous confier un secret royal !... Je ne suis pas le duc, je le reconnais ; je m'appelle Anatole Poivre et je suis simplement chirurgien-dentiste, attaché à sa personne royale ; mais taisez-vous... vous allez tout savoir !

Il avait remis son faux œil, et il poursuivit ainsi :

— Ecoutez : comme déjà, bien avant la guerre, M. Léonidas, que mon Auguste Maître ne peut sentir, débarquait trimestriellement à Londres ou à Bruxelles, en lui clamant invariablement aux oreilles : « Sire, préparez-vous ; notre irrésistible et fulgurant coup de force est presque à point ! » mon Auguste Maître, énérvé de l'entendre lui dire la même chose depuis dix ans et pressentant, au moment de l'Armistice, qu'il récidiverait n'y tint plus, il en avait assez !

M. Poivre souffla et reprit :

— Ecoutez toujours. Avant cette époque, je n'avais jamais eu l'honneur d'être appelé à donner les soins de mon art à Sa

Majesté, mais Elle m'avait entrevu à l'hôtel maintes fois. C'est moi qui aurifiait les dents de son chef cuisinier et mon extrême ressemblance (sauf que je suis borgne) avec son Auguste Personne l'avait frappé. Un soir, Sa Majesté me fit mander, et, le lendemain, j'entrais à son service ! Vous devinez le reste... Depuis l'Armistice, c'est moi, Anatole Poivre, qui reçoit M. Léonidas ou ses délégués à la place de Mon Auguste Maître, chaque fois qu'ils débarquent à Bruxelles ou à Londres.

M. Poivre, fort aimablement, me mit une nouvelle compresse d'arnica sur le nez, car je souffrais beaucoup. Je me levai, une glace me renvoya mon image, j'étais affreux et M. Poivre s'excusa de m'avoir ainsi défiguré. « Vous êtes entré comme un fou dans ma chambre, j'ai cru que vous vouliez m'assassiner : j'en suis désolé. »

Il ajouta encore ceci :

— Vous ne pouvez imaginer, mon cher M. Mique, l'homme tranquille qu'est mon Auguste Maître. S'il n'avait pas eu cette idée géniale de me prendre à son service ce Léonidas l'aurait fait mourir d'une maladie de cœur, avec son coup de force, c'était réglé. Tenez, pas plus tard qu'avant hier, il me disait : « Si par hasard, mon



bon Poivre, cet oiseau-là réussissait (que Dieu m'en garde !) à me faire monter un jour sur le trône de mes pères, mon premier acte royal serait, je crois, de le faire brancher haut et court !

Je quittai M. Poivre en lui jurant que le secret royal resterait entre lui et moi, et je regagnai ma chambre. « Vous expliquerez à votre ami Gloriat que vous êtes tombé de votre lit sur le nez, fit le sosie du duc qui me promit du reste que son Auguste Maître saurait royalement récompenser ma discrétion, dans un avenir peu éloigné.

Rentré, je ne dormis guère, et, le lendemain, je fus réveiller Gloriat qui, lui, dormait comme un sourd. Le duc (le faux duc devrais-je dire) étant parti dès le matin, cela nous dispensa de lui faire nos adieux.

A quelques heures de là nous voguions vers la France, où Gloriat rentra furieux.

Durant le voyage, il ne cessa de grommeler :

— S'il n'a pas plus envie que ça de régner, je ne suis pas près de devenir ministre ou chambellan... C'est à en f... tout de suite sa démission !

Le mercredi suivant, à trois heures de l'après-midi, j'entrais dans le bureau de M. Léonidas. Mais Gloriat lui avait déjà

rapporté la froide réception de celui qu'il croyait être le duc, aussi le directeur de l'*Agitation Française* paraissait très agité :

— Si d'aventure, mon cher Mique, — me dit-il — notre roi hésitait un instant, aux élections prochaines, à répondre à l'appel de mon irrésistible coup de force, j'irais le chercher moi-même jusqu'au Pôle s'il le fallait, oui, jusqu'au Pôle, pour lui rappeler *qu'il est notre Roi !*

Ses yeux lançaient des éclairs :

— En attendant vous allez voir, cher ami, ce que ça va barder à la Chambre d'ici ces quatre ans et quel raffût je vais y faire ! Qu'est-ce qu'ils vont prendre, mes carnes de collègues gouvernementaux, tripes et boyaux, à toutes les séances.

Sa figure s'empourpra tout à coup :

— Oui, qu'est-ce qu'ils prendront avec moi, ces Fesse-Mathieu, ces macrocéphales, ces coxalgiques, ces faillis, ces face-à-claques, ces viande-à-rats, ces émasculés, ces aigrefins, ces mouchards et ces cuis-tres !

Debout devant sa table comme s'il était à la tribune de la Chambre et faisant face à des interrupteurs, le défiant, il poursuivit, penché en avant, ses larges et lourdes joues tremblantes de colère :

— Qu'est-ce que vous dites, pourritures d'hôpital, tas de vaches et de scatologues, bande de foireux et d'escarpes ! Hein, qu'est-ce que vous dites ? Faut-il que je descende pour vous entrer dans le chou ?

Il retroussait ses manches.

En vérité, il se croyait à la tribune de la Chambre. Il se calma enfin :

— Voilà, mon cher Mique, voilà comment on démolit un régime quand on a quelque chose quelque part ! (Il dit le mot cru<sup>1</sup>. Le Roi, mon Roi, peut être tranquille et tout espérer. Je vais d'ailleurs partir ce soir même pour Londres pour le remonter !

Positivement, il me faisait de la peine.

Je pensais :

— Dire que ce héros, prêt à donner sa vie pour son roi... ne l'a pas vu depuis l'Armistice, qu'il ne le reverra jamais peut-être, et que même s'il se rendait au Pôle, il ne rencontrerait probablement qu'un Poivre... un dentiste !

Et je le quittai fort attristé en me livrant à mille réflexions sur l'ingratitude des Grands de ce monde !

J'ai bien envie de donner ma démission de ligueur.

Mais que dirait Marinette !

XXII

M<sup>m</sup> MIQUE A M<sup>m</sup> LACAILLE

*Paris, le 30 octobre 1920.*

MA MARTON,

Alexis est revenu de Londres.

Athanase aussi.

Mon Mien joli a l'air bizarre. Il n'est venu me voir que le surlendemain de son arrivée. Il a donc passé tout un jour chez les Babouin. Je lui ai demandé s'il avait enfin acheté la chambre de Zéphirine d'Arcachon il m'a répondu vaguement qu'il y pensait. Positivement, il avait l'air tout drôle.

« Comme tu grossis, » m'a-t-il dit finalement.

Cela m'a été droit au cœur.

Il me trouve peut-être laide.

J'en ai pleuré toute la nuit.

Si mon Mien joli ne m'aimait plus !

Je ne veux pas y penser.

Viens, viens me voir demain, ma Marton.

ANGÉLINA.

## XXIII

### JOURNAL DE M. MIQUE

*Paris le 6 novembre 1920.*

Aujourd'hui seulement après trois jours passés à vivre comme un bœuf à demi assommé, je me sens la force d'écrire...

Ecrire quoi ?

Une phrase, une simple phrase :

Celle-ci : « Marinette ne m'a jamais aimé ! »

Non seulement elle ne m'a jamais aimé mais encore, elle s'est moquée de moi abominablement !

Elle a fait son mari cocu... et pas avec moi... la misérable !

Elle avait un amant !

Elle l'a encore du reste.

Cet amant qui n'est pas moi, c'est l'homme auquel j'aurais confié, les yeux fermés, ma chaste Angéline que je fus si près de tromper !

Et cet amant dont le nom seul me fait horreur aujourd'hui... c'est ce coquin de Gloriat !

Elle vient même de filer avec lui...

Oh ! ce Gloriat !

Comment suis-je arrivé, à peine revenu d'Angleterre, à faire cette affreuse constatation ?

Oh ! c'est horriblement simple !

Cela s'est passé, samedi dernier, dans le magasin de la *Fève royale* à sept heures du soir, heure fatale s'il en fut !

L'avant veille elle m'avait dit : Après demain mon Athanase je tiendrai parole ; venez me prendre à sept heures.

Sorti de chez moi après un dîner hâtif avec ma pauvre Angéline j'arrivai devant la *Fève Royale* le cœur en fièvre et battant de joie car c'était l'heure bénie, où (je le croyais, mon Dieu !) j'allais pouvoir enfin posséder l'horrible créature qui m'affolait depuis tant de longs mois.

Je pensais : Je vais la trouver seule dans son magasin fermé, m'attendant avec impatience, galamment costumée. Nous prélu-derons naturellement, par quelques baisers fous, elle me dira : « Plus tard, Athanase, nous verrons si vous êtes sage ». Je lui promettrai de l'être, et une fois dans un taxi,

bien blottis l'un contre l'autre, nous filerons chez Mayol voir la fameuse revue : *Le couvent des caresses*. Ensuite, la représentation terminée, un autre taxi nous déposera, joyeux, dans un restaurant de nuit des grands boulevards, et alors, alors, au champagne, Marinette, tu seras vaincue et... fière de moi !

Voilà ce que je pensais !

D'avance, j'imaginai la scène de notre cabinet particulier, un plafonnier électrique, deux coupes à champagne à moitié vidées, sur une table fleurie, et, moi et *elle*, étendus enlacés, bouche à bouche, sur un sofa capitonné et profond. Son corsage parfumé, voluptueusement dégrafé par mes mains fiévreuses d'amour, me laissait entrevoir deux globes du plus pur albâtre. Elle soupirait en se défendant mollement : « Respectez ma pudeur, Athanase ! » Mais je ne voulais rien respecter ! Sous mes doigts frémissants tombaient les dernières entraves à mes désirs trop longtemps comprimés et, finalement, j'entendais Marinette s'écrier défaillante entre mes bras : Eh bien oui, oui, mon Athanase triomphe... mais éteins au moins l'électricité...

Voilà, en vérité, ce que j'imaginai. Le reste de la scène était plus affolant encore.

Marinette, ma Marinette, sans aucun voile  
m'appartenait toute !

. . . . .

Imbécile que j'étais... triple imbécile,  
quelle amère désillusion t'attendait !

Souffre, Mique, tu dois souffrir, tu l'as  
mille fois mérité, époux infidèle !

Ecris toujours ; ce sera ton expiation.

Ecrivons !

Tout d'abord, contre mon attente, je trou-  
vais le magasin de la *Fève Royale* ouvert  
comme à l'ordinaire et, sur une chaise,  
Louison Blairot, m'accueillit aussitôt par  
ces mots :

— C'est une jolie catin !

Elle ajouta, les mains aux hanches :

— Eh ben, si vous venez pour l'emme-  
nez voir Mayol, vous pouvez repasser la  
semaine des quatre jeudis ; elle doit être  
loin si elle court encore ! la garce ! Puis,  
subitement elle ouvrit la porte de l'arrière-  
boutique et m'y poussa en criant : — V'la  
votre ami, M. Mique, qui vient pour cher-  
cher votre femme !

Et je me trouvais devant M. Babouin  
faisant les cent pas furieusement dans la  
pièce, la face convulsée et vociférant :

— Ah, nom de Dieu, par exemple, ça ne



se passera pas comme ça, par exemple, ah ! la sacrée putain !

En m'apercevant, il s'arrêta cependant, se croisant les bras :

— Non ! mais qu'en pensez-vous hein ! vous en doutiez, vous, hein, dites ?

Je ne me doutais de rien ne sachant encore rien de précis sauf que mon adorée (je la croyais encore digne de ce nom) n'était pas là. Je constatais simplement que Louison Blairot et ce Babouin traitaient Marinette, l'une de catin et l'autre de putain, ce qui ne me faisait pas précisément plaisir. Je dis cependant :  
— Voyons, expliquez-moi, que s'est-il passé ?

Ce qui s'était passé, hélas ! je ne tardais pas à l'apprendre !

— Ferme d'abord la devanture, Louison ! gronda M. Babouin. Elle la ferma, revint dans l'arrière-boutique, et alors, en entrecoupant son récit d'imprécations furibondes contre sa femme qu'il traita de chameau, de traînée et de différentes autres épithètes aussi malsonnantes, Babouin m'apprit que, depuis la veille, Marinette avait fui le domicile conjugal en compagnie de l'exécrable Gloriat, en laissant d'ailleurs une lettre fort explicative sur

ses intentions qui étaient premièrement de ne jamais revenir, et deuxièmement, de filer en Angleterre pour y vivre avec Gloriat, son *cher* amant (le mot était souligné) Il y avait, en outre, un post-scriptum à mon adresse qui me traversa le cœur comme un coup de poignard :

« Tu diras de ma part à ce vieux loufoque de Mique de penser à moi quand par hasard il caressera sa femme ; et de lire à fond, entre temps, la *Physiologie du Mariage*, ce qui ne peut que lui profiter ! »

J'en restais assommé.

Je suis rentré chez moi dans un état indescriptible, et j'ai dit à ma femme que je m'étais subitement trouvé mal à la réunion de l'*Agitation française* au beau milieu d'un discours de M. Léonidas.

— Il parlait, lui dis-je, à tout hasard, d'étrangler de sa propre main en pleine Chambre des Députés, le Président du Conseil, si celui-ci ne le nommait pas, sur l'heure, Ministre de la Justice et Préfet de police par la même occasion.

— Les émotions ne te valent décidément rien, Athanase, vas donc te coucher tout de suite ! m'a fait alors la chère enfant.

J'y suis allé, et je n'ai pu fermer l'œil de la nuit.

Le lendemain une nouvelle tuile m'attendait !

Comme Angelina se plaignait de ce que nous n'avions pas reçu la visite du misérable Gloriat depuis cinq jours (il venait d'habitude dîner deux fois la semaine) Il m'a bien fallu lui raconter la fuite de ce coquin avec le monstre qui l'a préféré à moi. Le plus fort c'est que j'ai dû prendre un air détaché, presque souriant, en lui narrant ce drame, pour ne pas éveiller ses soupçons.

Ah ! comme il est bien vrai ! (Balzac l'a dit, je crois, quelque part, dans la *Physiologie du mariage*), que la femme vraiment vertueuse ne peut jamais concevoir sans un émoi douloureux et profond la trahison conjugale chez autrui. Angéline s'est presque évanouie. Elle serait même tombée, je crois, évanouie tout à fait, si elle avait été debout, mais nous dînions et elle était assise.

Pauvre femme, j'ai bien regretté tout de suite mes paroles, j'aurai dû gazer, évidemment, mais le mal était fait. Le plus curieux, c'est qu'au même moment, Félicité, qui nous servait à table, laissa choir un chateaubriant aux pommes, qu'elle venait d'apporter, en s'écriant :

Me voilà fraîche, j'sis grosse de ce salop, qui m'avait promis l'mariage, vingt bonguieux de bonguieux !

XXIV

**M<sup>me</sup> MIQUE A M<sup>me</sup> LACAILLE**

*Paris, 10 Novembre 1920.*

**MARTHE, MA CHÈRE MARTHE.**

Quelle semaine de transes je viens de passer !

Ne trompe jamais ton Bertrand si prévenant, si gentil du reste avec toi ?

Pour avoir trompé Athanase qui, cependant, n'a jamais su trouver le chemin de mon cœur, Dieu m'a punie bien cruellement !...

Marthe, je n'ai encore plus d'amant !...

Mon Mien joli que j'aimais si tendrement m'a trahi. Il vient de se laisser enlever à mon amour par cette horrible Babouin que nous avons connue à la Bigonnière aux vacances dernières. Ils ont filé tous les deux en Angleterre. J'en ai le cœur déchiré ! Le comble c'est qu'avant de partir Alexis a rendu enceinte, comme moi, l'éli-

citée, cette fille que je me croyais si dévouée !

Dans ma colère d'avoir été supplantée par ma cuisinière dans le cœur d'Alexis, j'ai voulu renvoyer Félicité, séance tenante. J'étais stupide, et elle me le fit bien voir, car elle me menaça aussitôt de mon mari, et, pour l'apaiser et la décider à partir, j'ai dû supplier Athanase de lui allouer une indemnité de trois mois de congé : Elle va partir... je respire !

Oh ! cette Babouin, je voudrais pouvoir l'étrangler.

Ah ! j'étais loin de supposer que celle-là pourrait m'enlever mon Mien joli !

Pour moi elle aura ensorcelé mon Alexis !... ces femmes-là, vois-tu, sont capables de tout ! Tu me diras, et tu auras raison : Et Félicité ? Ah ! ma chérie, c'est bien de ma faute, va ! Par coquetterie, certains jours, je me refusais trop à Alexis pensant ainsi me faire désirer davantage. J'avais tort, mille fois tort ! Tu ne connais pas Alexis... Un tigre... tous les jours ! J'ai fait la bête. Je n'aurais jamais dû le laisser seul avec Félicité, connaissant son tempérament ! Cette fille j'aurais dû m'en apercevoir, mais elle me paraissait si attachée, doit être vicieuse comme toutes les filles de la campagne ! Elle aura profité d'une de mes

absences pour l'exciter et, alors, Alexis lui aura cédé !

Voilà que je l'excuse, que je le plains même. Comment suis-je donc faite !

Est-ce que je deviendrais toquée à mon tour !

Eh ! bien oui, là ; je l'aime toujours, mon Mien joli ! Et je lui pardonnerais tout, s'il me revenait, tout ! tout ! tout !

Ta bien triste.

ANGÉLINA.

---

## XXV

### JOURNAL DE M. MIQUE

*Paris, 12 novembre 1920.*

Félicité est grosse des œuvres de cette crapule de Gloriat qui, paraît-il, l'a prise de force à la Bigondière dans sa cuisine, un jour que nous étions sortis. Voilà pourquoi en m'entendant raconter qu'il avait filé à Londres avec l'obscène Babouin, elle s'est mise à hurler de désespoir : « Me voilà fraîche à c't'heure, bongdieux, de bongdieux ! »

Angélina a un cœur d'or.

Dire que j'ai été sur le point de tromper cet ange ; mais c'est bien fini, je le jure !

Elle m'a supplié de donner une indemnité de trois mois de gages à Félicité. J'y ai consenti, mais, bien pour lui faire plaisir car je voulais flanquer à la porte, cette dévergondée avec son mois tout sec ! Elle partira dès demain faire ses couches

dans son pays et je n'en suis pas fâché. Elle m'a assez manqué de respect pendant les six mois qu'elle a passés à mon service !

Hier je suis entré chez un grand bijoutier de la rue de la Paix, le même où j'ai acheté il y a six semaines un bracelet de trois mille francs pour l'offrir à la femme odieuse qui bouleversa mon cœur et ma vie, et qui, pour moi, n'existe plus ! Là j'ai acheté un pendentif en or, avec cette devise symbolique : « La mort seule me séparera désormais de mon Angéline ». Ce pendentif que j'ai payé huit cents francs, taxe de luxe comprise, je l'ai offert le soir même à Angéline, à la fin du dîner, en lui disant, d'une voix tremblante d'émotion : « Angéline, je suis un profond misérable ! »

Et je lui avouais ma trahison :

— Mais, ajoutai-je, je te jure, Angéline, sur la tête de notre futur enfant, qu'il n'y a rien eu de définitif entre cette femme que j'exècre maintenant, et moi... pas ça ! » Je fis craquer l'ongle de mon pouce sur une de mes dents, ce disant.

— Ah ! vieux fou, tu n'avais donc pas honte à ton âge ! — m'a dit simplement Angéline.

J'ai inondé ses mains de mes larmes, en tombant à ses genoux.



— Je veux bien te pardonner — continua-t-elle, mais, étant donné la vie chère, tu ne seras plus aussi pingre avec moi.

— Ma chérie, — lui ai-je dit — à partir d'aujourd'hui, je t'ouvre un crédit de cent trente francs par jour, pour mon ménage. Es-tu contente, Angéline ?

— Oui, ma grosse bête ! — m'a-t-elle répondu, en m'embrassant... comme elle ne l'avait pas fait depuis longtemps... sur l'œil gauche !

J'ai plus de chance que je ne le mérite...  
Il n'existe peut-être pas, à Paris, deux femmes comme Angéline !

Elle est devenue énorme.

Elle croit que je vais être père vers la fin de mars prochain.

Père ! je vais être père !

---

XXVI

M<sup>me</sup> MIQUE A M<sup>me</sup> LACAILLE

*Paris, 26 novembre 1920.*

MARTHE CHÉRIE,

Non, les songes ne sont pas toujours  
des mensonges !

Avant hier j'ai rêvé d'Alexis toute la  
nuit... Ce matin j'ai reçu une lettre de  
*Lui !*

Une lettre de mon aimé !

Viens dîner demain soir à la maison,  
Marton, je te la montrerai !... Six pages !  
C'est à en pleurer !

Il m'aime toujours !...

Ecoute : C'est bien ce que je supposais  
l'autre jour... Cette femme, cette Babouin, a  
dû lui faire boire un philtre magique pour  
le rendre amoureux d'elle, comme tu as vu  
dans *Judex* ou *Tih-Ming*, tu te souviens,  
Marton, de ces films si palpitants que nous  
allâmes voir, durant la guerre.

Pendant un mois mon pauvre Alexis a été sous le charme malfaisant de cette sorcière. Mais Dieu est juste. Alexis, dans sa lettre, m'apprend, en effet, qu'elle vient d'être écrasée par un tramway, il y a de cela quinze jours, en traversant une rue de Londres, excessivement encombrée. Elle est morte, ce qui a délivré instantanément mon aimé du charme fatal sous lequel elle le tenait. « Je vends, en ce moment, pour vivre, des talons en caoutchouc vulcanisé, me dit-il, mais je gagne à peine trois à quatre schellings par jour. Si tu pouvais m'envoyer mille francs je pourrais rentrer en France, pour implorer ton pardon et avoir plus tard la joie d'embrasser notre enfant !

Notre enfant !

Ah ! ce sera bien son enfant à mon Alexis, j'en réponds !

Qu'il me tarde de le revoir, mon Mien joli !

Je viens de lui envoyer un mandat international de mille francs.

Je trouverai bien moyen de le réconcilier avec Athanase. Quand je pense que ce dernier vient de m'avouer (le pauvre garçon) qu'il avait espéré coucher avec cette Bahouin !

Ah ! Marton, que je suis encore une fois  
heureuse ! Ah ! je saurai bien le garder  
désormais, mon Mien joli !

ANGÉLINA.

---

## XXVII

### JOURNAL DE M. MIQUE

*Paris, 30 novembre 1920.*

Dans trois mois je serai père !

Angélina est de plus en plus énorme, mais elle se porte toujours à ravir. L'excellent docteur Lecoignard, qui m'a si bien retapé après la guerre, l'a examinée très attentivement, et il croit que ses couches ne seront pas laborieuses, bien qu'elle est primipare. Passé la trentaine, l'accouchement des primipares est souvent difficile, m'a-t-il dit. Mais il a ajouté : « Votre femme a le bassin admirablement conformé, fort heureusement, et, ma foi, si elle souffre un peu... mon Dieu, c'est le mal joli, quand c'est fini... on en rit !

En vérité, tout ce que Dieu a fait est vraiment bien fait : la coquille protectrice du frêle oisillon, la poche ventrale et velue du sarigue femelle dans laquelle ses petits,

au moindre danger, viennent se réfugier, et enfin, surtout, cette « souffrance » *si vite oubliée des mères* ! La « bonne souffrance » comme disait, paraît-il, François Coppée !

Quel monde de pensées s'agite maintenant dans mon cerveau comme agrandi par l'imminence de ma future paternité !

. . . . .

Arrière, désirs malsains dont je fus trop longtemps assailli... Vous n'existez plus pour moi ! Je souris maintenant en pensant à votre inanité, j'ai bu trop longtemps à votre coupe remplie de cendres et j'en ai encore l'amertume aux lèvres. Désormais je veux me consacrer tout entier à Angéline... et à mon enfant !

Je viens même d'envoyer ma démission de ligueur à l'*Agitation française*.

Le secret royal mourra avec moi.

Le duc peut être tranquille !

Je ne serai jamais son chambellan, puisqu'il ne veut rien savoir, je le crains, pour monter sur le trône de ses pères, mais il a été très gentil avec moi car, avant-hier, j'ai reçu de Londres son portrait, une magnifique photographie, dans un cadre en peau de crocodile repoussée, avec cette

dédicace : « *A mon ami Athanase Mique, nouveau Conrad.* »

D'abord, je n'ai pas très bien saisi pourquoi il m'appelait *nouveau Conrad*, mais je me suis renseigné. Il paraît que ce Conrad était un grand seigneur qui parlait fort peu, à telles enseignes qu'on disait de lui : « Il est muet comme une carpe ! » Quelle spirituelle allusion à mon silence sur son sosie !

Oui, le duc peut être tranquille, tant pis pour M. Léonidas, je ne parlerai pas !

Et, d'ailleurs, ces jours derniers, le directeur de l'*Agitation Française* m'a laissé, je dois l'avouer, sous une fâcheuse impression à la suite d'une de nos dernières réunions.

Il venait de parler du rôle de la femme en politique et il s'était écrié, très judicieusement du reste : « L'homme sans la femme ne peut pas grand chose ! » Comme il y avait plus de femmes que d'hommes dans la salle, son succès avait été très vif. Après son discours, elles avaient organisé une collecte pour son journal qui rapporta huit cent cinq francs ; la plupart l'avaient embrassé avec effusion, même la duchesse douairière de Klackmaron lui avait baisé les deux mains en l'appellant : « Mon su-

blime Eloi ! » J'avais donc lieu de le croire enchanté. Pas du tout ! A la sortie, il me prend à part pour me dire : « Croyez-vous, mon cher, qu'elles sont assez enm... (il lâcha le mot) à me lèche tout le temps comme ça ! quelle scie, mon bon Mique, d'être un grand homme ! Comme je manifestais un peu d'étonnement, il poursuivit : « C'est comme cette bougresse de Marinette qui vient de filer avec notre ami Gloriat qui la chauffait depuis longtemps ; imaginez qu'elle a voulu me violer deux fois ; vous pensez qu'avec une bonne femme aussi moche, j'aurais voulu marcher ! » Il se tordait. Dieu m'a-t-il fait du mal ce jour-là sans s'en douter !

L'ennuyeux, c'est qu'en l'espace de cinq mois, mon passage à la ligue de l'*Agitation Française* m'a coûté six beaux mille francs (j'ai versé à toutes ses souscriptions, je croyais si bien devenir chambellan !) Et quand je pense aussi au bracelet de trois mille francs que j'ai offert à cette coquine de Marinette et aux trois autres mille francs que je fus assez stupide de lui offrir à son départ de la Bigondière pour l'aider, soi-disant, à restaurer le fonds de la *Fève Royale*...



Mais, tais-tois, mon cœur, n'y pensons plus !

Vais-je être assez heureux maintenant, entre Angéline et mon enfant !

Je me vois déjà, bêtifiant avec mon fils (ce sera un fils, j'en ai le pressentiment) le faisant sauter sur mes genoux, lui disant : Qu'est-ce qui va faire une belle risette à son pépère ?... C'est le petit Tata, le petit Tanase !

Angéline nous contempera souriante :

— Vieux fou, es-tu assez bête ! me dira-t-elle une fois de plus.

Vieux fou ou vieille bête !

Voilà comment Angéline m'appelle, depuis qu'elle m'a pardonné...

Je l'ai bien mérité !



FIN

LIBRAIRIE DES ÉDITIONS MODERNES  
34, l'aubourg St-Martin, 34 -o- PARIS

IMP. A. CLERC.-S<sup>t</sup>AMAND-MONTROND (CHER)